



## AMES HÉROÏQUES

### LES DRAMES DU VICOMTE HENRI DE BORNIER

#### I

UNE pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr. » Ce mot d'un poète (1), définissant, peut-être avec un regret découragé, son idéal d'une noble vie, semble, on l'a dit, avoir été mis en action par cet autre poète qui vient de mourir, achevant trop tôt une vieillesse sereine après une dernière œuvre dont le titre dit la pensée dominante : *France... d'abord!* Lorsqu'en 1844, quittant son vieux château des Cévennes et ses chènes « aristocrates et lutteurs », le vicomte de Bornier arriva à Paris; son rêve, rêve assez rare à vingt ans surtout, était d'agir sur la foule par la puissance des vers afin d'y semer les hautes et saines idées qui lui étaient chères. Pour lui, le vrai but de la vie, ce qui lui donnait sa valeur, était le bien accompli, et toute pensée écrite et jetée au lecteur portait en elle son germe de bien ou de mal. Combien plus si, transportée à la scène, elle agissait par ce singulier et puissant courant qui s'établit entre l'acteur et le spectateur? Voilà pourquoi il voulait être auteur dramatique.

C'est en y tendant de tous ses efforts, en modelant sur eux son esprit et son âme qu'on réalise ces rêves-là.

M. de Bornier attendit longtemps, puisqu'il

(1) Alf. de Vigny.

avait quarante-huit ans quand le succès récompensa sa patience. Mais depuis lors, toujours fidèle à son inspiration patriotique et chrétienne, à sa conception du devoir et de la responsabilité de l'écrivain, il fut incontestablement notre premier poète tragique.

« Il chercha, a dit sur sa tombe M. de Vogué, « dans son œuvre l'héroïsme surhumain; il fit humainement le bien dans sa vie ». Et il y mit tant de bonté, « cette bonté du cœur et bonté

de l'esprit qui mêle au regard de l'homme un rayon de la tendresse divine » (ce mot charmant d'une de ses nouvelles le peint lui-même), que la critique désarma devant la sincérité, la beauté morale de son œuvre littéraire, oubliant ce qui pouvait lui manquer pour atteindre la perfection des plus grands.

A cette bibliothèque de l'Arsenal où il entra jeune et dont il ne quitta plus les vieux murs, il vécut au milieu des livres une de ces existences qu'on envie, de recueillement et de travail, en compagnie des grands esprits du passé, frémissant à leur contact, sentant monter

en lui les fortes convictions, ayant de ces joies de bibliophile et de penseur qu'il a si joliment décrites : joie que Silvestre de Sacy, aveugle, éprouvait encore à toucher une belle reliure; mais joie plus grande à ouvrir un mince volume fané, usé et à découvrir sur le premier feuillet la signature de Pierre Corneille : « Le grand Corneille a feuilleté



VICOMTE HENRI DE BORNIER.



« ce livre inconnu ; son regard s'est posé sur ces « pages, il y a trouvé peut-être une inspiration, « une consolation » (1). C'est que Corneille est, sans doute, grâce à certaines affinités profondes, un des saints de la chapelle intime de M. de Bornier. N'avons-nous pas chacun la nôtre ? Ayons-la, et, nous aussi, réfugions-nous y souvent pour nous retremper l'âme, mais n'y plaçons comme lui que de belles et nobles figures, dominées par l'idéal divin. « L'homme vaut selon sa faculté d'admirer », a dit justement Mgr Dupanloup. Ajoutons : « Et par ce qu'il admire ». Sans cesse, M. de Bornier revient à ce grand nom de Corneille :

Oh ! comme je t'aimais, poète simple et grave,  
Sur la lyre humblement posant tes doigts d'airain.  
...Rempli de ta puissance, on connaît moins ta grâce,  
Mais moi j'ai vu des pleurs dans tes yeux de lion.  
...Célébrer un tel homme, admirer, applaudir  
La grandeur, c'est déjà soi-même se grandir  
Et quand dans ce devoir puisant une espérance  
On aime mieux Corneille, on aime mieux la France !

A vivre dans cette intimité, ses vers tout chargés de pensées ont pris le beau rythme sonore, l'allure et le mouvement des vers cornéliens. Mais il nous a révélé dans la délicieuse dédicace à sa fille de son recueil de poèmes, quelles pures influences l'avaient en outre inspiré. C'est là un tableau exquis d'intérieur de poète auquel il faut donner pour cadre le logement paisible, un peu sombre, des bibliothécaires de l'Arsenal, la silencieuse rue Sully.

Enfant, tu t'en souviens peut-être  
Car souvent tu ne dormais pas,  
De ton lit blanc à la fenêtre  
Ta mère allait à petits pas  
...Alors, plus loin, j'allais écrire,  
Sous la lampe au pâle reflet  
Un vers où manquait ton sourire  
Mais où mon cœur au moins parlait...

Plus tard, quand tu fus grande et sage  
Près de moi, tu venais t'asseoir,  
En me disant : « Père, à l'ouvrage »,  
Et c'était mon repos du soir.

Ces vers, sans me flatter, j'espère,  
Tu me les lisais gravement  
En disant : « C'est très beau, mon père ! »  
Et je le croyais un moment.

Si ta mère, plus difficile,  
Hasardait : — Non, ce n'est pas sûr,  
On eut dit l'ombre de Zoïle  
Qui devant toi sortait du mur.

O joie ! O tendresse sans trêve,  
Naïf orgueil, ferme raison !  
Protège, ange pur de mes rêves,  
Les deux anges de ma maison.

Et il ajoute, avec la fierté permise d'une conscience sûre d'elle-même :

Jamais, d'une lèvre flétrie,  
Je n'outrageai, pas même un jour,  
La liberté, Dieu, la patrie,  
L'art sévère et le chaste amour.

Si j'avais cédé, lâche et traître,  
Au démon que j'ai combattu,  
Je sais qui me louerait peut-être...  
Toi, ma fille, que dirais-tu ?

(1) Discours de réception à l'Académie ; 25 mai 1893.

Corneille eût approuvé, et nous trouvons là le secret de cette atmosphère limpide comme celle des hautes cimes qui enveloppe le théâtre d'H. de Bornier.

## II

Il n'y a guère plus d'un an, M. de Bornier faisait avec son étonnante jeunesse et son charme spirituel de diction, une aimable conférence sur « l'héroïsme au théâtre ». Nul ne pouvait en parler mieux que lui. « Le génie héroïque, disait-il, « le grand souffle du drame, règne et suit sa « route au-dessus de nous, ici ou là, plus près, « plus loin, à son gré, mais il ne cesse jamais. Il « ressemble à ces aigles qui, après avoir regardé « le soleil en face, cherchent sur la terre un point « où se reposer... Quelquefois, en regardant les « plus somptueuses demeures, il se dit : « Ce « n'est point là », et il passe ; quelquefois, au « contraire, apercevant un toit très humble, il se « dit : « C'est la maison de Corneille », et il « entre ».

Et Henri de Bornier dépeignait le « petit avocat de Rouen », l'âme captive du terrible visiteur, y sentant vibrer toutes les fanfares du *Cid*, les âpretés du vieil Horace, les sublimités de *Polyeucte*. Il mettait près de lui Racine, le jour où dans *Athalie*, celui-ci fut à son tour emporté entre les serres de l'aigle jusqu'aux sommets de l'héroïsme religieux. Et tournant avec ses auditeurs attentifs les pages de nos annales littéraires, il franchissait tout un siècle, jetait son dédain à l'héroïsme « fait de chic » des tragédies de Voltaire, et brusquement évoquait ce chevaleresque *Hernani*, qui a remué tant et de si vifs enthousiasmes.

M. de Bornier aurait pu placer ici un de ses souvenirs personnels, qu'il aimait, paraît-il, à rappeler. A ses débuts parisiens, étudiant inconnu, arrivé avec une tragédie en poche, il était hanté du désir de connaître le grand poète. Un introducteur complaisant voulut bien le présenter dans le salon tant décrit du vieil hôtel de la place des Vosges. Victor Hugo accueillit avec bienveillance ce craintif admirateur, dont l'embarras en face du « géant » ne put que flatter celui-ci ; mais après quelques mots, il l'abandonna à son sort. Qui n'a compatie à ce supplice des timides au milieu d'une réunion nombreuse où nul ne leur est connu ? Henri de Bornier, oublié dans son coin, ne songeait qu'à s'éclipser, lorsqu'il se vit abordé par une gracieuse fillette de onze ans. C'était Léopoldine Hugo, la fille aînée du poète, qui devait mourir si malheureusement d'un accident de barque, huit jours après son mariage. Ce soir-là, son précoce instinct de femme avait deviné la souffrance du pauvre isolé. Et gentiment, lui montrant des images, lui racontant qu'elle allait faire sa première communion, elle fit s'écouler rapide la soirée re-



doutée par le collégien à peine émancipé, qui croyait retrouver une des petites amies et cousines de son enfance provinciale. Et c'est touchant de songer à ces frères mains de communiantes, nouant à travers les années un lien entre *La Légende des Siècles* et *La Fille de Roland*.

Les deux œuvres ont pour origine ces *Chansons de Gestes*, notre épopée nationale, mais l'âme des vieux trouvères semble s'y être dédoublée. A Victor Hugo, ils ont enseigné leurs redoutables coups d'épées, leur farouche puissance qui ébranle l'imagination par la violence des contrastes. Et le poète a trouvé là des sujets admirablement faits pour son génie, des figures qu'il a encore grandies au-dessus de l'humaine stature ; il a pu prodiguer les couleurs éclatantes, les images à profusion, faire sonner les armures, évoquer les monstres auprès des bons géants, dans une suite de fresques colossales et saisissantes. Avec bien moins d'éclat, le drame de Bornier, plus humain, entre plus avant en nous. Chez Victor Hugo, il y a l'honneur chevaleresque, la pitié pour les humbles et les souffrants, le châtement tragique du crime : il y a Eviradnus et le grandiose Roland du *Petit roi de Galice*. Il n'y a pas ce qu'Henri de Bornier, chrétien comme le moine inconnu qui composa la sublime *Chanson de Roland*, a su y lire : l'expiation acceptée pour autrui, la résignation à la volonté divine, le devoir accompli passant avant tous les bonheurs terrestres, simplement et sincèrement. Cette grandeur morale, cette maîtrise de soi resteront la marque de tous les drames de M. de Bornier, après le premier, hors pair dans son œuvre.

Cette fois, en effet, l'inspiration tyrannique dont il a parlé l'avait saisi à son tour. A force de vivre avec ses amis les chroniqueurs, il avait réellement vu :

...Roland dans la mort sublime et triomphant  
Faisant trembler les monts du son de l'olifant ;

et Charlemagne vieilli, vaincu, courbant « son front que l'âge abat », avec ce mot douloureux et fier :

Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort !

cet admirable vieil empereur, la plus noble figure du drame, digne d'être invoqué dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle par le Charles-Quint d'*Hernani*.

Tout un grand passé chevaleresque vivait et palpitait donc là en vers majestueux et sonores, respirant l'amour passionné de la France, et ce fut la récompense du poète d'arriver, après dix années d'attente (la pièce était écrite dès 1865), à une heure où la France avait soif de ce passé pour la consoler d'épreuves trop récentes. Il eut ce bonheur rare d'exprimer ce que ressentaient, sans savoir le dire, tous les cœurs généreux, tendus comme des cordes vibrantes et prêts à tressaillir à tous les appels d'héroïsme et de relèvement. On sait qu'à la bataille d'Hastings, un jongleur mara

chait devant les soldats normands, leur chantant les strophes de la *Chanson de Roland*. M. de Bornier fit quelque chose d'analogue le jour où ses vers résonnèrent sur la scène du Théâtre-Français ; seulement il s'agissait d'une bataille morale avec la destinée, et le *Chant des Epées*, écrit alors pour compléter le second acte, sembla à tous la voix du patriotisme meurtri, mais plus vivant pour avoir souffert :

La France dans ce siècle eut deux grandes épées,  
Deux glaives : l'un royal et l'autre féodal,  
Dont les lames d'un flot divin furent trempées :  
L'une a pour nom Joyeuse et l'autre Durandal....

Hélas ! la même fin ne leur est pas donnée :  
Joyeuse est fière et libre après tant de combats  
Et quand Roland périt dans la sombre journée,  
Durandal des païens fut captive là-bas,

Elle est captive encore et la France la pleure ;  
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,  
Et la France, attendant quelque chance meilleure,  
Aime d'un même amour Joyeuse et Durandal.

Henri de Bornier racontait comment, à la première représentation (15 février 1875), troublé par les applaudissements, il interrogea Perrin, alors directeur du Théâtre-Français, qui lui répondit avec brusquerie : « Vous ne voyez donc pas que c'est un énorme succès, idiot que vous êtes ! » Et il ajoutait plaisamment qu'il n'avait pas trouvé désagréable de s'entendre appeler idiot de cette façon. Ceux qui ont assisté à ces représentations triomphales n'ont pas oublié l'impression produite par l'apparition de Charlemagne, appuyé sur l'épaulé de Berthe et venant suivre d'une fenêtre les péripéties du combat d'où l'honneur français va sortir vengé par Gérard :

O France, douce France, o ma France bénie,  
Rien n'épuisera donc ta force et ton génie !  
Terre de dévouement, de l'honneur, de la foi !  
Il ne faut donc jamais désespérer de toi !  
Puisque, malgré les jours de deuil et de misère,  
Tu trouves un héros dès qu'il est nécessaire !

Charlemagne, c'était Maubant ; Gérard, Mounet-Sully dans toute sa fougue première, et Sarah Bernhardt prêtait à Berthe sa grâce jeune et sa voix d'or. Avec cette interprétation merveilleuse, le drame se déroulait, clair et simple, les personnages vivaient dans l'admirable cadre légendaire, très nobles, très vaillants et si naturellement sublimes qu'ils élevaient jusqu'à eux et que cela semblait facile de donner ainsi son bonheur, sa vie, pour accomplir un devoir ou expier une faute.

A la lecture, *La Fille de Roland* produit toujours une impression semblable. Quoique les années eussent passé, que les circonstances ne fussent plus les mêmes, sa reprise en 1890 a renouvelé son grand succès. Jouée partout, traduite dans toutes les langues européennes, elle a partout remué les cœurs. C'est qu'il y a dans la plupart des hommes, même ceux qui en paraissent le moins capables, un coin qui s'éclaire, si on y projette un rayon, si on les oblige à arrêter leur pensée sur un idéal.



Et c'est ainsi que M. de Bornier fit non seulement, le mot a été dit, presque un chef-d'œuvre, mais aussi une œuvre bienfaisante et bonne. Ce fut assurément pour lui la meilleure joie de son succès que d'avoir ainsi su multiplier et donner à tous un peu de ce pain supérieur qui nourrit les âmes.

## III

Certes, Henri de Bornier demeure avant tout le poète de *La Fille de Roland*, mais ce serait être injuste envers ses autres drames de borner son œuvre à celui-là, de même que je recommande à mes lectrices ses jolies nouvelles, d'une philosophie de la vie si aimable et si sage : *La Liçardière*, ce délicat roman d'un gentilhomme pauvre, et *Le Jeu des Vertus* où il conte avec tant d'humour les déboires d'un poète dramatique.

Poète dramatique, M. de Bornier l'était par choix et il écrivait plus aisément en vers qu'en prose. Il chercha et trouva dans l'histoire de grands sujets et de grandes figures. Sans doute, il ne réussit pas toujours à réaliser complètement ce qu'il rêvait, il en est ainsi de tous ceux qui ont le souci de leur art, mais il mit dans toutes ses pièces la même élévation, la même droiture. S'il y peignit des luttes, des coupables à côté des grands cœurs, ce fut sans laisser jamais douteuse la solution du problème moral, sans égarer le spectateur dans des complications maladroites que répudiait sa vue nette du bien.

Fort belles au théâtre, ces pièces ne le sont pas moins à la simple lecture, où l'on apprécie peut-être encore davantage la fermeté de la pensée, le mérite poétique de quelques scènes peut-être un peu longues. Elles font éprouver de réelles et nobles jouissances par l'action bien conduite, les situations souvent émouvantes, mais surtout l'éloquence avec laquelle de fortifiantes idées s'y condensent en vers pleins, harmonieux, dont beaucoup demeurent dans notre mémoire, inséparables d'elles.

La scène de Bayard dans *Le Fils de l'Arétin* (1895) a ce caractère et, à la représentation, l'effet en était singulièrement accru quand le bon chevalier, du seuil du palais, lançait de sa voix vibrante son mépris au pamphlétaire enrichi par ses écrits malfaisants :

Moi, soldat, je le sais, je sais que tel ouvrage,  
En abaissant l'esprit, abaisse le courage.  
Qui pense et qui vit mal, ne peut pas bien mourir.  
La mort est chaste et veut, quand elle vient s'offrir,  
Qu'on l'accueille, le front calme, l'âme affermie,  
Les mains et le cœur purs, comme une austère amie.

Henri de Bornier était depuis longtemps pénétré de cette funeste influence du livre mauvais, auquel il attribuait, non sans raison, une grande part du mal répandu en ce monde. Et il pensa ne mieux pouvoir le démontrer qu'en en faisant le sujet

même de sa pièce, une des meilleures de son théâtre (1). L'Arétin, vieilli et repentant, ne peut rappeler la flèche empoisonnée qu'il a lancée. Le mal est irréparable, la loi des responsabilités veut que le châtement lui vienne de son propre fils corrompu par ses écrits, traître à l'honneur, traître à son pays, et que le père, terrifié devant son œuvre, tue pour l'arrêter avant un suprême crime.

*Les Noces d'Attila*, qui suivirent de près *La Fille de Roland*, quoique d'un héroïsme moins spontané, ne sont pas sans ressemblance avec celle-ci, Remontant plus loin dans l'histoire des temps anciens, l'auteur a fait cependant son Walter frère de Gérard, et le roi des Burgondes vaincu, sans égaler le grand Charlemagne, a des accents dignes de lui quand il exhorte au courage ses compagnons de captivité :

Nous avons combattu pour Dieu, pour la patrie,  
Notre âme est torturée, elle n'est point flétrie,  
Et nous pouvons encore, après ce triste adieu,  
Livrer d'autres combats pour la patrie et Dieu.  
Bien souffrir, c'est combattre, et bien mourir, c'est vaincre.

Ne vous laissez donc pas ébranler et convaincre  
Si l'on vous dit bientôt : le ciel est contre vous.  
Et la patrie est loin... La patrie est en nous !  
On ne la perd jamais quand on garde son culte...  
Le monde frissonnant sous le fléau qui marche  
Ne voit que le déluge aujourd'hui... Je vois l'arche !

L'Attila de Bornier, farouche, brutal, superstitieux, mélange d'ostentation barbare et de ruse, est bien le terrible « Fléau de Dieu » que présente l'histoire, et tout ce drame vigoureux, jusqu'au sanglant dénouement, produit une très vive impression. Il en est de même du *Mahomet* qui ne put être joué (1890), le sultan en ayant témoigné quelque déplaisir, ce qui fit interdire la pièce annoncée. Cependant, le fondateur de l'islam n'y est nullement représenté comme un énergumène, explique M. de Bornier : c'est « un illuminé de génie, un être à la fois formidable et doux, un dompteur de peuples ». Il est vrai que l'auteur le suppose instruit de la foi du Christ, hanté par elle, mais entraîné par l'ambition et l'orgueil, rêvant d'être prophète ou « plus encor ».

Chamelier, comme lui, le fils du charpentier,  
J'ai suivi le céleste et lumineux sentier...  
Je suis grand, je serai plus grand ! Oui, je le crois ;  
Voilà mon sceptre à moi, le sabre !... Mais la croix !

Et quand, se sentant chanceler sous le poids écrasant de son rôle, coupable d'injustice, entraîné par la faiblesse humaine, il se donne la mort pour ne pas déchoir aux yeux de ses fidèles, ce qui est de l'héroïsme d'orgueil :

Je rêvais d'être un dieu... c'est assez d'être un homme !

il expire en murmurant : « Jésus-Christ ! »

Chose singulière ! le chrétien convaincu qu'était

(1) C'est avec *Mahomet* les deux seules dont, à cause du sujet, je ne puisse, à regret, conseiller la lecture aux jeunes filles.





M. de Bornier a peut-être moins réussi dans *L'Apôtre* où il a voulu rendre l'héroïsme religieux. Il est vrai qu'il n'avait choisi qu'un épisode secondaire de la vie de saint Paul, ce qui n'empêcha pas E. Perrin de refuser de jouer la pièce, déclarant un tel sujet impossible au théâtre. Depuis on a abusé, sur la scène, de l'Évangile lui-même; mais si littéraires que puissent être ces interprétations, elles froisseront toujours une foi respectueuse. Il faut, pour figurer le Christ et ses saints, la naïveté du Moyen âge, ou ce qu'était, il y a quelques années, dit-on, la sincère piété des paysans d'Oberammergau, un peu gâtée depuis par l'affluence des spectateurs.

La pièce d'Henri de Bornier tient dans quelques versets des Actes; il en a fait une sorte de poème dialogué plutôt qu'un drame, un peu froid malgré de fort beaux vers, où saint Paul, personnifiant le christianisme entre les païens qui le raillent et les juifs qui le haïssent, agit par la puissance de la loi d'amour et de vérité qu'il prêche, et se détache lui-même de tout ce qui n'est pas sa mission :

Le bon chemin est-il celui que l'on préfère ?  
Je suis le serviteur du bien que je dois faire !  
Tout ce que l'homme en lui de divin peut avoir,  
C'est l'élan éternel vers un nouveau devoir...

Environ un an avant sa mort, en décembre 1899, Henri de Bornier donna à l'Odéon une dernière pièce, digne de clore sa carrière de poète. Il souhaita d'écrire une œuvre de patriotisme pur et d'apaisement : *France, d'abord !* tout sacrifier à la patrie : ses ambitions, ses rancunes, ses offenses.

Vous qui marchez parmi la joie et les honneurs,  
Ou portez le fardeau de la misère humaine,  
Pour que votre pays vive, tuez la haine !

Si ces généreuses paroles n'ont pas été comprises de tous, si elles n'ont pas trouvé les âmes aussi prêtes à vibrer que jadis celles qui accueillirent *La Fille de Roland*, la faute n'en est pas au poète dont le beau drame, du reste, eut un succès mé-

rité. Fidèle jusqu'au bout à lui donner « pour fondement une pensée morale », Bornier avait choisi une époque troublée : l'enfance de celui qui reste l'image idéale de la royauté, saint Louis, le pays déchiré entre les rivalités se disputant le pouvoir, et il avait animé ses principaux personnages du sentiment que tout intérêt personnel, tout désir de pouvoir ou de bonheur, doit s'effacer devant le bonheur, la gloire commune, enfermés dans ce grand mot : la patrie. « Prenons », dit Robert de Sorbon aux étudiants :

Pour devise et pour loi, mes jeunes compagnons,  
Ces mots : « France d'abord ! À France jamais honte ! »

Et dans une scène d'un grand effet, hardiment symbolique, les armes tombent des mains prêtes à frapper, parce qu'au-dessus des murailles s'est dressée la croix et qu'une voix de prêtre a chanté les mots proclamant la trêve de Dieu : — *Pax in terris nuntiatur* « La paix est annoncée sur terre ! »

Telle est dans son ensemble l'œuvre d'Henri de Bornier. Elle méritait d'être rappelée, au moins rapidement, à présent qu'elle est close par la mort. Elle mérite de ne pas être oubliée, même à notre époque où l'oubli vient si vite, tant le succès y est affaire de mode et de nouveauté, car on peut lui appliquer ces beaux vers en les lui empruntant :

Certes, il faut entourer d'un éternel éloge  
L'écrivain noble et pur qui jamais ne déroge,  
Qui, debout sur la brèche, au mal seul s'attaquant,  
Défend la vérité comme un soldat son camp (1).

Ce fut, à ce fervent d'héroïsme, sa manière de le pratiquer, et c'est chose assez peu commune pour ne pas la croire très aisée.

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

(1) *Le Fils de l'Arétin*.



## LES SOIRS SILENCIEUX

Le soleil s'est couché, radieux, dans sa gloire :  
La nuit vient, l'Angelus a tinté lentement,  
Et la Cèze, ondulant comme un ruban de moire,  
Dans ses bords assoupis coule plus mollement.

Au-dessus, sur des rocs à pic, la masse noire  
Du château féodal se dresse fièrement  
Et regarde à ses pieds le vieux pont où vont boire  
Les troupeaux attardés, au lointain bêlement.

La lune, à l'horizon, monte blanche et rêveuse :  
Elle nage à travers la brume vaporeuse.  
Aucun souffle, aucun bruit, sur les eaux, sous les  
[cieux.

L'insecte, en s'agitant, craint de troubler la feuille,  
Et le cœur apaisé s'enfonce et se recueille  
Dans le calme profond des soirs silencieux.

A. PRIVAT.



## CONSEIL



J'ai connu une femme éminemment distinguée, — distinguée d'esprit, d'instruction, de manières, — qui habitait une petite ville en apparence dénuée de ressources et de distractions. Non seulement elle ne s'y ennuyait pas, mais elle n'y avait rien perdu de sa culture exquise, et lorsqu'elle se retrouvait dans un milieu intellectuel plus relevé, elle s'y mouvait avec une aisance complète. Je lui demandai un jour son secret, car c'en était un, à mon sens, de ne pas s'ennuyer, d'une part, et de l'autre, de se maintenir à un niveau que rien, autour d'elle, ne semblait soutenir.

Peut-être quelques-unes de vous, mesdemoiselles, seront-elles bien aises de connaître sa recette, car les confidences qui me sont faites me révèlent des situations analogues, auxquelles on demande un remède. Voici donc ce que me répondit ma vieille amie :

« Quant à s'ennuyer, une femme, une *vraie* femme, ne connaîtra jamais la signification extérieure de ce mot. Elle ne sera jamais embarrassée d'employer son temps, même de l'employer agréablement. La lecture offre des ressources immenses, et dans une petite ville, où les distractions sont rares et les loisirs prolongés, on a du temps pour lire. Il y a encore les ouvrages à l'aiguille, l'exercice des talents, — musique, dessin ; — il y a l'étude ; il y a, en un mot, tout ce qui entretient et développe les facultés. Mais je reconnais que la vie sociale est indispensable dans une certaine mesure, et qu'elle exerce une action salutaire sur l'ensemble de ces facultés, à la condition qu'on sache en tirer parti. Une femme qui vit absolument seule, fût-elle remarquablement instruite, se tint-elle au courant des actualités, aura toujours un peu l'air d'un revenant quand elle se mêlera à un cercle quelconque. Il faut donc trouver le moyen de s'assimiler ce qu'ont de bon et d'élevé les éléments qui nous entourent. Ces éléments vous semblent inférieurs, pris en bloc. Soit ; mais toute personne a son filon qu'on peut exploiter, développer, son fonds dans lequel on peut puiser. On acquerrait une véritable supériorité en prenant de chacun ce qu'il peut vous enseigner ; or, il n'est pas d'être, si humble qu'il soit, qui ne puisse, en un sujet quelconque, vous apprendre quelque chose. Apprendre est toujours une chose utile ; ne s'agit-il pas de matières relevées, c'est toujours pour l'esprit une sorte de gymnastique qui l'exerce, l'entretient, lui conserve de la souplesse, lui donne de l'étendue. C'est, en outre, un nouveau moyen de ne s'ennuyer avec personne ; car si terne que soit un esprit, il s'éclaire toujours un peu lorsqu'il est mis en face de ce qu'il sait, de ce qu'il aime, de ce qui l'intéresse ».

Mesdemoiselles, je vous recommande ces idées

comme sujet de réflexion. J'ai, je le répète, entendu les plaintes de certaines d'entre vous, et il me semble que j'y réponds ainsi.

Celles qu'une éducation distinguée, et peut-être un séjour antérieur dans un milieu plus animé, font souffrir de contacts qu'elles trouvent vulgaires, peuvent essayer du remède. Au lieu de se renfermer dans une réserve hautaine, dédaigneuse, de se poser comme supérieures à ceux qui les entourent, qu'elles essayent de démêler dans un ensemble médiocre les détails qui peuvent les intéresser. D'abord, la bienveillance et les prévenances sont bien faites pour mettre en lumière les gens timides auxquels il ne manque souvent qu'un peu d'habitude du monde, et qui ont absolument besoin de sympathie pour montrer le meilleur d'eux-mêmes. Ensuite, une jeune fille intelligente développera sans s'en douter, par le contact de son esprit, ce qui, chez autrui, n'attend qu'un choc pour s'éclairer. Enfin, il n'y a pas ici-bas dans la vie des femmes que des objets relevés, distingués. En dehors des sujets transcendants, de l'art, de l'étude, il y a des aspects pratiques, des occupations utiles, des œuvres charitables, des sentiments justes, droits, élevés. Ceux que vous dédaignez secrètement parce qu'ils ne sont pas capables de causer d'art, de science, de littérature ou d'actualités, pourraient peut-être vous en remontrer sur toutes ces choses qui, vous le constaterez promptement, ont leur intérêt propre, très vif, très profond, très sérieux. Vous apprendrez de telle femme la science du ménage, de telle autre celle de la charité ; vous vous accoutumerez à admirer une belle âme, même sans l'appoint d'une culture raffinée, à saluer un esprit juste, même dépourvu d'art, à reconnaître une pensée droite, même dépourvue d'éloquence. Quand vous en serez là, vous aurez gravi un degré élevé, car vous aurez appris à dégarer l'âme humaine de son revêtement artificiel, revêtement désirable, appréciable, mais non pas indispensable à sa véritable valeur.

Ne vous isolez donc jamais de ce qui vous entoure, sous prétexte de supériorité. La véritable supériorité consiste à faire jaillir des gens et des choses ce qu'ils ont de bon, et à en tirer profit.

J'ajouterai qu'agir ainsi est le meilleur moyen d'acquérir des sympathies. Or, à défaut de satisfactions intellectuelles, n'en existe-t-il pas de profondes dans le sentiment qu'on est aimé ? N'est-il pas agréable et doux de mettre ses interlocuteurs sur les sujets qui leur plaisent, de les faire parler de ce qu'ils savent, de ce qu'ils aiment ?

Croyez-moi, mesdemoiselles, une telle manière de faire est mille fois préférable au sentiment d'orgueil et de mépris qui, en vous isolant, vous diminuerait à la longue en vous privant du bienfait indéniable qu'offre le contact d'autrui.

M. MARYAN.





## L'ÉPREUVE

SUITE ET FIN

### XVI



Ma pauvre petite amie ! Ma pauvre petite amie !

D'un geste de tendre pitié, Raoul avait réuni dans ses mains les mains de Brigitte. Assis tout près d'elle, incliné vers son visage pâli, il écoutait ce qu'elle pouvait dire sur le nouveau deuil qui les frappait.

Depuis six jours qu'un alinéa de journal leur avait appris la catastrophe, M<sup>me</sup> Hébert et Brigitte n'avaient rien pu savoir de précis, aucune autre nouvelle ne leur était parvenue. M. de Math se livrait, par télégrammes, à des enquêtes qui n'aboutissaient pas encore. Ce coup avait accablé Suzanne. Elle n'était sortie de son évanouissement que pour tomber dans une crise nerveuse à laquelle succédait maintenant une fiévreuse prostration.

Les Fortlane étaient accourus. M<sup>me</sup> de Fortlane, oubliant le peu d'amabilité que Suzanne lui avait montré, s'était offerte de tout son bon cœur à aider Gite dans ses soins.

La mère de Raoul était une merveilleuse garde-malade. Suzanne, d'abord irritée par la présence de cette étrangère, acceptait maintenant ses visites presque quotidiennes.

M<sup>me</sup> de Fortlane avait usé d'autorité dès son arrivée au château d'Or pour obliger Brigitte à quitter la chambre de sa belle-sœur et à prendre l'air. Raoul aidait sa mère en cette œuvre pie, se chargeant d'entraîner la jeune fille au jardin et de l'y retenir. Elle se laissait faire : son pauvre cœur saignant ne retrouvait un instant de bien-être qu'auprès de la jeune tendresse qu'elle sentait éclore et se développer.

Raoul se prenait à l'aimer.

La pitié qu'il ressentait pour sa petite amie éprouvée, plus sûrement qu'aucune autre chose le détachait de sa folie. Et de la pitié à l'amour le chemin est si doux qu'on le fait sans y songer.

L'abandon dans lequel se trouvait la pauvre Gite l'émouvait profondément. Il aurait voulu pouvoir quelque chose pour elle... Et il se répétait : « Je ne puis rien, rien ! » sans comprendre que sa présence seule, le seul son de sa voix apaisaient l'âme aimante et douloureuse de la jeune fille.

Parfois, Mahaut venait aussi au château d'Or ; mais ses soupirs navrés n'étaient pas d'un grand secours pour Brigitte, et Suzanne ne lui cachait pas son irritation.

Ce jour-là, Raoul avait amené Gite au bout du jardin. Il l'avait fait asseoir sur le mur bas et s'était placé près d'elle, cherchant ce qu'il pourrait dire et ne trouvant rien que ces mots toujours pareils : « — Ma pauvre petite amie ! »

— Savez-vous, Raoul, dit la jeune fille, malgré tout, je ne puis croire que Georges soit mort.... est-ce un pressentiment ?

— Peut-être... peut-être ! dit Raoul, se précipitant avec joie sur ce filon d'espérance. Pour les choses qui se passent si loin, on ne sait jamais....

— Et pourtant, si Georges était vivant, il penserait bien que nous mourons d'inquiétude... il nous enverrait de ses nouvelles.

— Encore faut-il lui en donner le temps... Qui sait s'il était sur le bateau... peut-être son départ a-t-il été retardé...

— Son nom est sur la liste des passagers...

— Ça ne prouve rien : il peut avoir changé d'avis au dernier moment ou s'être sauvé sans qu'on le sache.

Brigitte fondit en larmes.

— Oh ! pensez quelle affreuse mort il a dû avoir !

— Mais vous le disiez vous-même : rien ne prouve qu'il soit mort.

— Je le disais... je m'acharne à espérer... je suis folle !

— Petite Gite, si le... malheur est prouvé, que ferez-vous ?

— Que voulez-vous que je fasse ? Nous resterons au château d'Or. Nous tâcherons d'y vivre.... Grand'mère y vivait bien, et la pauvre Suzanne n'est plus exigeante...

— Elle l'a été, n'est-ce pas ?

— Oh ! Raoul, qu'ai-je dit ? j'ai tort. Pauvre, pauvre Suzanne ! La vie s'annonçait pour elle si heureuse ! Comment pourra-t-elle supporter le triste avenir dont elle est menacée ?... Si elle avait seulement plus de confiance dans le bon Dieu.... Je vous parle comme à moi-même, Raoul...

Elle acheva naïvement dans l'exclusivisme de son amour :

— Je n'ai que vous !

Raoul démêla l'inconscient aveu, l'abandon à sa tendresse protectrice que contenait ce cri sincère.



Une grande joie, une fierté émue l'envahit; il serra plus fort les petites mains qu'il tenait toujours.

— Comptez sur moi... comptez absolument sur moi, ma petite Gite!

Il ajouta dans un souffle, tandis qu'une lueur caressante adoucissait ses yeux clairs :

— Chère... chérie!...

Gite eut un sursaut; rêvait-elle? Comment, au milieu de sa peine si grande, pouvait-elle éprouver cette subite émotion heureuse! Elle n'avait donc plus de cœur? Elle ne pleurerait plus Georges, ne plaignait plus Suzanne... Elle était donc égoïste et méchante... pis que cela peut-être?

Elle retira ses mains, se remit debout.

— Rentrons, fit-elle d'une voix étouffée.

Les jours suivants, quoi que fit et dît Mme de Fortlane pour obliger Brigitte à s'éloigner un instant de Mme Hébert, la jeune fille n'y voulut point consentir. De l'émotion d'un instant où l'avait jeté un simple mot de Raoul, il lui restait un trouble dont rien, non, rien ne pouvait la distraire.

Raoul s'irritait de cette attitude.

Les hommes, même les meilleurs, même ceux dont l'âme est très droite, ne comprennent jamais bien les délicats scrupules qui peuvent troubler les cœurs de femmes.

Quelques jours plus tard, la cruelle réserve de Brigitte tomba brusquement.

Aucune nouvelle de Georges n'arrivant au château d'Or, la jeune fille devenait aussi nerveuse que Suzanne, et l'empire qu'elle gardait sur elle-même ne calmait en rien sa souffrance. Mme de Fortlane se préoccupait de son teint plombé, de ses yeux trop brillants. Elle assurait au docteur : « Nous aurons bientôt deux malades », et parlait chaque jour avec plus de regret.

Un matin, on entendit galoper dans l'avenue — allure inconnue au cheval des Fortlane.

Suzanne sursauta, son oreille était toujours tendue aux bruits du dehors comme si elle guettait une nouvelle, toujours malgré tout espérée. Brigitte s'approcha de la fenêtre.

C'était bien le vieux cheval des Fortlane, mais Raoul le montait et, sans pitié, forçait le train de la pauvre bête.

A la grille du jardin il sauta à terre, envoya seul le cheval à l'écurie ainsi qu'il en avait l'habitude; d'un pas rapide il traversa le jardin.

Devant la maison, il leva la tête, comme s'il eût pressenti la présence de Gite, et lui fit signe de descendre.

La jeune fille tressaillit : quelle nouvelle apportait-il?

Elle expliqua à Suzanne anxieuse :

— C'est Raoul. Il vient nous prévenir, je pense, que nous ne verrons pas sa mère aujourd'hui. Je vais le recevoir?

— Va.

Et Gite descendit. Son cœur battait à se rompre.

Elle tremblait au point qu'elle dut se tenir à la rampe pour ne pas tomber.

Raoul l'attendait dans le vestibule. Il lui tendit les mains, elle y mit les siennes et se laissa entraîner.

Dans le salon, il la fit asseoir.

— Gite, petite Gite...

Elle le regardait anxieusement. Lui, la voyant si pâle et si tremblante, n'osait plus dire la nouvelle que tout d'un élan il était venu apporter. Il cherchait des phrases prudentes, des détours subtils... elle le prévint :

— Si vous savez quelque chose, Raoul, je vous en conjure, dites-le vite.

— Oui, je sais quelque chose... une bonne chose... Ah! Gite, si vous pleurez....

Elle le supplia du geste.

Il poursuivit, renonçant aux ménagements :

« J'étais si triste de ne pouvoir rien pour vous ! Je me suis souvenu qu'un de mes camarades de lycée était à Victoria.

« Je lui ai télégraphié, le suppliant de faire des recherches... Il les a faites... Votre frère était bien sur la *Vaillance*, Gite.

— Ah !

— Mais il a été sauvé avec les quelques marins recueillis... Il est en ce moment à Victoria, d'où, sans aucun doute, déjà il vous a écrit. Eh ! bien, eh ! bien... Gite... Brigitte!...

Est-ce qu'elle allait se trouver mal? Ses yeux se fermaient, ses lèvres pâlissaient... Raoul eut si grand peur qu'il oublia tout autre chose. Doucement, comme il eût fait pour une petite sœur très aimée, il glissa son bras autour de la jeune fille, attira sur son épaule la tête qui s'abandonnait. Presque à genoux devant elle, il la soutenait, l'exhortant au courage. Mais voilà qu'à voir si près du sien le pâle visage de sa petite amie, il cessait de penser à Georges et les mots qu'il murmurait toujours n'étaient plus les mêmes. Sans doute ceux-là valaient-ils mieux, car les yeux se rouvrirent pour se refermer très vite dans un battement de cils. Les lèvres de Gite se colorèrent. Elle soupira, oh ! mon Dieu !

Elle rêvait sans doute que Georges vivait et que le prince Charmant lui disait ces mots... des mots qu'elle croyait bien ne jamais l'entendre lui dire...

Un mouvement de Raoul, en lui prouvant la réalité du rêve, la fit se ressaisir. Elle se leva vivement.

— Oh ! Raoul... C'est vrai ?

De quoi doutait-elle ? Il affirma :

— Tout est vrai... oh ! ma Gite, ma petite amie !

Elle rougit tout à fait. Oui, c'était vrai... « tout » était vrai...

Mais elle ne devait pas songer à elle maintenant : il restait à préparer Suzanne.

Elle regarda longuement le Prince qui cette fois, bien réellement, délivrait la Princesse.



— Vous restez ? dit-elle doucement.

— Certainement. Je vous attends ici. Appelez-moi, si c'est nécessaire.

— Le fait est, dit-elle moqueuse, que vous êtes habile aux ménagements.

— Ecoutez donc !...

Mais elle n'écoutait pas, se hâtant vers Suzanne. Elle se disait qu'après tout, la joie ne pouvait être mortelle.

Est-ce qu'en la voyant, avant même qu'elle eût parlé, Suzanne ne comprendrait pas ?

## XVII

Une dépêche de Georges était arrivée, puis une lettre confirmant l'exactitude des nouvelles apportées par Raoul.

Sauvé en même temps que quelques matelots, mais blessé, il avait été laissé à Victoria. Durant des semaines, la fièvre ne l'avait pas quitté. Le délire ne cessait que pour faire place à une prostration qui ne lui laissait pas conscience de lui-même.

Sa première pensée lucide avait été de rassurer les siens. Maintenant il était en voie de guérison ; mais les armes, les bagages, tout ce qu'il avait rassemblé à Seattle, y consacrant l'argent dont il avait pu disposer, tout était perdu, et seul, dénué de tout, le malheureux souffrait une véritable agonie morale à voir se briser ainsi au premier pas, la planche dont il espérait le salut.

Tenter maintenant la fortune en Alaska, il n'y fallait plus songer. Il devrait d'abord trouver, s'il le pouvait et où il le pourrait, un travail assez rémunérateur pour lui permettre de se fournir à nouveau, sans trop tarder, des choses indispensables à la reprise de son premier projet. Mais à la fin de sa longue et douloureuse lettre, le courage de Georges faiblissait. Il laissait percer le regret de n'être pas mort avec ses compagnons de naufrage. Que pouvait-il espérer, que pouvait-il tenter ?... Prévoyant que Brigitte et Suzanne même lui demanderaient de revenir, lui montrant comme possible la vie au château d'Or où nul ne verrait leur misère, Georges allait au-devant de cette proposition, s'y refusant d'avance, déclarant que rien, absolument rien, ne le ferait rentrer en France avant d'avoir reconquis la fortune de Suzanne.

M<sup>me</sup> Hébert courbait la tête.

Cette dernière épreuve abattait en elle l'esprit de révolte et d'orgueil.

Elle avait vaillamment accueilli la joie. Aucune crise nouvelle ne s'était produite.

En apprenant que Georges vivait, l'éclat fiévreux de son regard s'était éteint sous un flot de larmes et ses yeux avaient pris une douceur repentante et caressante qui ne devait plus s'effacer.

Ce jour-là, après une matinée orageuse, le soleil se montrait dans un ciel lavé.

Assise au fond du jardin, sur un de ces vieux bancs que Gite aimait, Suzanne aspirait longuement les vapeurs vivifiantes montant du sol mouillé. Elle songeait au blessé lointain, au mari méconnu à l'amour duquel son âme s'était ouverte trop tard.

Maintenant Suzanne Hébert se jugeait — et sa vie, gâchée par sa faute, lui apparaissait telle qu'elle aurait pu être.

Perdue dans le vague douloureux de ses rêves, elle n'entendit pas qu'on s'approchait.

— Seule, madame ?

Raoul de Fortlane se trouvait devant elle.

Suzanne tressaillit.

— Vous m'avez presque fait peur, dit-elle souriante. Bonjour, Monsieur Raoul. Vous êtes un ami fidèle. Asseyez-vous donc.

Elle ajouta, voyant le furtif regard de Raoul glisser vers le château d'Or : — Brigitte va venir.

Une douceur passa dans les yeux de M<sup>me</sup> Hébert. elle soupira. Si absorbantes que fussent ses pensées, elle était trop femme pour n'avoir pas déjà pressenti l'innocent roman d'amour qui se déroulait près d'elle. Elle songeait que peut-être faute d'un peu de cet argent qu'elle avait poussé Georges à perdre après l'avoir elle-même si follement gaspillé, ce jeune bonheur serait impossible et que Brigitte souffrirait, sans avoir, elle, mérité sa souffrance. Puisque le rêve dont ces deux enfants se berçaient resterait toujours irréalisable, ne vaudrait-il pas mieux leur montrer dès maintenant l'impossibilité d'être l'un à l'autre ?

Suzanne se le demandait en suivant le regard du jeune homme qui s'échappait toujours vers l'allée par où Gite allait revenir. Elle se prit à souhaiter qu'il rejoignît vite son régiment. Elle demanda :

— Etes-vous encore pour longtemps ici, Monsieur de Fortlane ?

— J'ai un congé renouvelable, grâce au général, et je ne sais pas...

Elle l'interrompit.

— Il ne faudrait point en abuser.

Il la regarda, surpris de ce ton presque sévère. Les yeux bleus devinrent presque noirs, comme aux jours de tempête, mais il ne répondit rien.

Il pressentait que la pensée de Gite dictait à M<sup>me</sup> Hébert ce conseil. Peut-être était-il sage — il devait l'être — mais Raoul ne voulait pas se l'avouer. Il avait aimé — avec sa tête plus qu'avec son cœur — une coquette qui l'avait fait souffrir. La compassion douce de sa petite amie avait peu à peu endormi, puis guéri sa souffrance. Aujourd'hui ce n'était plus avec son imagination que Raoul aimait. Son cœur s'était ouvert à la chaleur du cœur de Gite. L'amour appelle l'amour. Il comprenait maintenant que depuis longtemps, depuis toujours, Gite l'aimait ; s'il l'abandonnait, elle aurait de la peine autant que lui.

Suzanne et Raoul se taisaient, poursuivant leur



songerie. Un « tiens ! » joyeux et confiant les rendit à l'heure présente.

Gîte arrivait dans l'allée.

— Comment ! vous étiez là, Raoul ? depuis longtemps ?

— Non, dit Suzanne, M. de Fortlane vient d'arriver... juste à point pour m'arracher à mes pensées tristes.

— N'ayons plus de pensées tristes, ma Suzon !

— Il faut toujours espérer de la vie... affirma Raoul.

— Non, dit amèrement Suzanne, on ne peut rien espérer d'une vie que, par sa faute, on a manquée...

La jeune femme avait parlé dans un élan, sans s'apercevoir qu'elle trahissait devant un étranger sa secrète souffrance.

Elle rougit, puis devint pâle. Ses yeux se remplirent de larmes. Elle se leva.

— Ne vous inquiétez pas de moi, fit-elle en s'efforçant de sourire, je rentre un instant... un peu de fatigue...

Et Suzanne s'en alla, ne songeant pas qu'elle ménageait aux jeunes gens un tête-à-tête. Elle souffrait, avait besoin de solitude.

Silencieux, Gîte et Raoul la regardaient s'éloigner, de sa démarche toujours un peu lasse.

— Elle s'en va pour pleurer, dit Gîte, lorsqu'elle fut loin.

— Vous croyez vraiment que Georges ne se laissera pas convaincre... qu'il ne reviendra pas ? C'est folie à lui de s'entêter.

— Je ne pense pas qu'il veuille revenir...

— Oh ! Gîte, dit tout à coup Raoul, moi aussi j'ai bien failli manquer ma vie... Quand j'ai aimé... quand j'ai cru aimer Laurette...

— Vous avez cru... vous... Vous ne l'aimez plus, Raoul ?

Il se tourna à demi vers elle. Il avait une façon de la regarder entre ses cils qui ôtait à Gîte tout son sang-froid. Elle devint très rouge.

— Vous ne le savez pas... que je ne l'aime plus ?

Elle osa regarder les yeux clairs et répondit hypocritement :

— Comment le saurais-je ? Vous ne me l'avez pas dit.

— Eh ! bien, je vous le dis, ma Gîte chérie, et je vous dis aussi...

Mais « ma Gîte chérie » l'avait effarouchée. Elle se leva très vite.

— Allons rejoindre Suzanne, fit-elle.

A contre-cœur, il la suivit.

Elle venait de trouver un sujet de conversation et lui demandait, comme si vraiment c'était pour elle d'un grand intérêt, des nouvelles d'un parent dont incidemment M<sup>me</sup> de Fortlane quelques jours plus tôt lui avait annoncé la maladie.

— Mais... je pense qu'il va mieux... ou plus mal... je n'en sais rien. Nous sommes brouillés depuis si longtemps ! C'est par hasard que nous avons appris son état.

— Il est marié ?

— Non... pourquoi ?

— Pour rien ! fit Brigitte qui ne savait plus que dire et écoutait moins les réponses à ses questions que l'écho perfide de la voix du beau Prince disant : « Brigitte chérie ».

Ce fut pourtant afin de parler à Gîte de ce parent éloigné dont il se souciait si peu, que Raoul revint deux jours plus tard.

Il trouva Suzanne et Brigitte dans le vieux salon mélancolique. Ces deux femmes en deuil parmi ces choses vieillottes et fanées, donnaient une impression de tristesse et d'abandon ; mais Raoul n'en fut point frappé. Il entra la tête haute, frisant sa moustache blonde.

— Figurez-vous ce qui m'arrive ! dit-il presque à brûle-pourpoint.

— Quelque chose d'heureux, cela se voit, dit Suzanne.

— Une chose extraordinaire, miraculeuse, renversante... un conte de fée !

— Comme ceux de Mahaut ?

— Comme ceux de ma tante ! Vous savez, Brigitte, ce cousin dont vous me parliez il y a deux jours ?

— Eh ! bien ?

— Il est mort ! Non, ne me regardez pas comme si j'étais devenu fou. Sa mort ne peut m'affliger, puisque de ma vie je n'ai vu ce parent fantasque, et je n'ai pas l'hypocrisie de feindre une douleur profonde... Avant de mourir, cet excellent cousin, reconnaissant avoir eu des torts envers mon père et désirant les réparer, institue son fils héritier de sa fortune.

— Vous... vous héritez ?

— Cela ne paraît pas vous faire plaisir, Brigitte... songez donc : deux cent quarante mille francs et des centimes qui me tombent du ciel !... Mon père et ma mère sont absolument hors d'eux... Ma tante a déclaré qu'elle viendrait elle-même vous apporter la nouvelle... En effet, vous allez la voir. Elle a fait arrêter la voiture devant l'église où je l'ai laissée remerciant la Providence. Je suis arrivé à pied. Tante Mahaut va me rejoindre d'un moment à l'autre... Tenez, j'entends la voiture.

Dire que M<sup>lle</sup> Mahaut de Fortlane avait l'air un peu fou manquerait d'indulgence, mais non de vérité. Cet argent qui tombait juste à point pour arracher le dernier des Fortlane à la vie médiocre supportée par les siens depuis plusieurs générations, lui tournait absolument la tête. Elle se jeta dans les bras de Suzanne, passa dans ceux de Brigitte et retomba bouleversée sur un canapé.

— Ah ! mes chères amies... Mes chères amies ! Raoul vous a dit ?... Dieu s'est souvenu de nous !

— Nous sommes très heureuses, commença M<sup>me</sup> Hébert...

Mahaut ne l'écoutait pas. Elle parlait, parlait, de sa voix chantante et claire ; elle racontait la brouille, le procès, remontait aux parents du dé-



funt, à son aïeul, rebroussant chemin dans l'arbre généalogique. Les gloires des Fortlane, dont on avait bercé l'enfance de Raoul, s'égrenaient, se suivaient comme les perles d'un rosaire.

M<sup>me</sup> Hébert écoutait poliment. Raoul regardait Brigitte, et Brigitte regardait en elle-même, étonnée que la joie de Raoul lui mit au cœur une tristesse.

A bout de souffle, M<sup>lle</sup> Mahaut s'arrêta.

— Venez prendre quelque chose, offrit aussitôt Brigitte que l'air effaré de M<sup>lle</sup> de Fortlane inquiéta tout à coup.

Elle entraîna Mahaut dans la salle à manger, lui prépara un grog un peu fort. Elle n'osait lui offrir de l'eau de fleurs d'oranger, bien qu'en elle-même elle jugeât ce breuvage beaucoup plus salubre.

Mais le grog donnant de nouvelles forces à Mahaut, celle-ci reprenait :

— Voyez-vous, Gite, je n'ai pas voulu le dire devant M<sup>me</sup> Hébert et même devant Raoul qui s'en serait peut-être fâché : ce qui me rait le plus dans cet héritage, c'est qu'il va permettre à Raoul, une fois son temps d'école fini, de faire un brillant mariage... Officier, portant un beau nom et ayant plus de deux cent mille francs en se mariant, il peut prétendre à n'importe qui sans être accusé de se vendre. J'aurai donc une jolie nièce millionnaire qui restaurera notre vieux château. Ah ! ma petite amie, que je suis contente !

Et elle se jeta de nouveau dans les bras de Brigitte, ce qui l'empêcha de remarquer la soudaine pâleur de la jeune fille.

### XVIII

« Mon cher Georges, puisque tu ne veux pas « revenir près de nous, permets-nous du moins « d'aller te rejoindre. Suzanne t'a supplié d'y « consentir, je t'en supplie à mon tour. Nous ne « serons pas un embarras pour toi, je t'assure ! « Tu nous écris que l'on t'offre une situation aux « États-Unis... Il faut renoncer à l'Alaska et « arranger ta vie là-bas, puisque tu le préfères, « mais nous laisser vivre près de toi. Suzanne a « tellement le désir de te revoir ! Elle est si « changée !... tu verras. Elle sera pour toi si dé- « vouée ! Elle est si vaillante ! Et moi, je saurai « gagner ma vie là-bas. Je pourrai toujours donner « des leçons de français... Georges, je ne peux « pas... nous ne pouvons pas rester ainsi ! Suzanne « t'écrit : « Reviens ou laisse-nous te rejoindre. » « Moi, je te dis : ne reviens pas, à quoi bon ! Il « vaut mieux que nous partions. »

Brigitte s'arrêta. Qu'allait penser son frère de cette dernière phrase ? Il ne pourrait deviner le désespoir qui la dictait... Déjà Suzanne avait été surprise de la voir aller au-devant de ce départ qu'elle-même désirait sans oser en parler. Il avait fallu que Gite se fit violence, qu'elle parût vraiment joyeuse à la pensée de s'expatrier pour con-

vaincre Suzanne. Ah ! le pauvre vieux château d'Or, toutes les chères choses parmi lesquelles elle avait vécu, souffert, aimé ! Tout cela, il fallait l'abandonner pour n'y revenir que plus tard, bien plus tard, quand elle serait vieillie et que Raoul aurait épousé la jeune fille millionnaire rêvée par M<sup>lle</sup> Mahaut. Alors, seulement alors, on pourrait y revenir, à ce foyer tant aimé...

— Brigitte, veux-tu descendre au salon ?

Gite ferma son buvard, essuya vivement ses yeux.

— Qui est là, Suzanne ?

— Raoul.

Et, comme Gite avait un geste de protestation, M<sup>me</sup> Hébert poursuivit :

— Voilà plusieurs fois que tu refuses de le recevoir, c'est absurde, tu n'as aucune raison pour cela. Aujourd'hui, tu dois descendre, il vient te faire ses adieux.

— Il repart ?

— Oui. Allons, sois raisonnable, les caprices sont indignes de toi. Voilà près d'une heure que je suis seule avec lui, j'en ai assez, à ton tour !

Brigitte accepta cette épreuve — la dernière ! se dit-elle, et, lentement, elle alla rejoindre le jeune homme.

Dès qu'elle se fût éloignée, M<sup>me</sup> Hébert prit dans le buvard de Brigitte la lettre commencée. Elle la lut, soupira longuement, puis, essayant comme Gite tout à l'heure, les larmes qui montaient dans ses yeux, elle écrivit à la suite, sur la lettre même :

« Mon ami, cette ardeur de Gite pour l'exil vous « surprendra certainement. Je vais, moi, vous « l'expliquer :

« Raoul de Fortlane et votre sœur, pauvres tous « deux, avaient édifié, sans calcul, comme les « cœurs très jeunes, de beaux rêves d'amour. Ils « s'aimaient de toute leur âme, sans songer que « jamais, sans doute, ils ne pourraient s'unir ou « que ce serait la pire des folies. Aucun obstacle « ne leur paraissait infranchissable.

« Et voilà que Raoul hérite : un parent de son « père lui laisse une somme assez ronde, qui, sans « être la fortune, lui permet d'orienter sa vie selon « son cœur. Je vous l'avoue : j'ai craint un ins- « tant que cet argent ne changeât le cœur de « Raoul — qu'il me pardonne de l'avoir méconnu ! « — Mais non, sa première pensée est pour Bri- « gite. Elle va se réjouir aussi, sans doute ? Pas « du tout ! La voilà qui s'écarte de lui, refuse de « le revoir et, finalement, demande à s'expatrier « avec tant d'ardeur que, satisfaite de voir son « désir se rencontrer avec le mien, je deviens sa « dupe, m'imaginant m'être trompée. Je vous écris « que toutes deux nous voulons partir et sommes « absolument joyeuses d'aller vous retrouver, de « nous éloigner, pour quelque temps du moins, « des lieux où nous avons souffert. Et je serais



« encore la dupe de cette enfant courageuse si,  
« pendant qu'elle vous écrivait ici tout à l'heure,  
« je n'avais reçu les confidences de Raoul.

« Il s'est confié à moi, ne pouvant rejoindre  
« Brigitte et j'ai dû user de ruse pour obtenir  
« qu'elle descendît le voir. Tandis que je vous  
« écris, il lui répète sans doute ce qu'il m'a dit;  
« c'est très simple : cette fortune qui lui arrive n'a  
« de prix pour lui que si elle le rapproche de  
« Brigitte. Pas plus que moi, il n'a d'abord compris  
« la nouvelle attitude de sa petite amie; comme  
« moi il a cru s'être trompé sur ses sentiments et  
« il allait repartir pour le régiment tout à fait dé-  
« couragé, quand un mot de Mlle de Fortlane a  
« éclairé la situation. Comme elle répétait à son  
« neveu les projets d'avenir qu'elle caressait pour  
« lui et qui se résumaient dans le désir de lui voir  
« épouser une femme millionnaire, Raoul a éclaté,  
« disant à Mlle Mahaut son amour pour Brigitte et  
« le chagrin que lui causait la nouvelle froideur  
« de celle-ci.

« D'abord Mlle Mahaut a défendu son rêve,  
« puis elle s'est attendrie. La romanesque fille a  
« deviné d'où venait le changement : elle se sou-  
« venait d'avoir parlé à Brigitte de ses projets.  
« Finalement, elle a pleuré avec son neveu et l'a  
« aidé à obtenir le consentement de M. et Mme de  
« Fortlane, ce qui n'a pas été tout seul, l'héritière  
« leur semblant, à eux aussi, le but suprême.

« Enfin Raoul est arrivé à demi-triomphant, à  
« demi-tremblant. Il convaincra Gite, j'en suis  
« sûre.

« Ai-je tort, mon ami, de les laisser s'engager  
« l'un à l'autre ? L'irréparable est fait, puisqu'ils  
« s'aiment, et vous m'avez si souvent parlé avec  
« inquiétude de l'avenir de votre sœur ! Je ne  
« crois pas mal faire, mon ami ; me blâmez-vous ?  
« Et maintenant, Georges, quoi qu'il m'en coûte,  
« je retire la prière que je vous faisais, je n'ai  
« plus le droit d'emmener Brigitte, et puis-je la  
« laisser seule ? Raoul ne saurait songer à se marier  
« avant d'avoir passé par l'école. Leurs fiançailles  
« seront longues comme les fiançailles romanes-  
« ques du bon vieux temps. Elles seront officielles  
« seulement lorsque vous aurez envoyé votre  
« consentement.

« Oh ! Georges, j'ai le cœur déchiré en pensant  
« aux années de séparation que je dois encore  
« subir... le croyez-vous ? Mais non, pourquoi me  
« croiriez-vous ?... J'ai été injuste et cruelle au  
« point de lasser votre tendresse. J'ai moi-même  
« semé ma vie de larmes, de deuils, de remords.  
« Maintenant, du moins, je veux mettre avant tout  
« le devoir que j'ai si longtemps méconnu et qui  
« pour moi se résume en deux choses : vous obéir  
« et vous aimer. Mais ce devoir d'amour qui pou-  
« vait me donner toutes les joies, je ne le com-  
« prends qu'à l'heure où il n'est plus pour moi que  
« douleurs. La soumission à votre volonté pleine  
« de tendresse, je ne l'accepte et ne la choisis qu'au-

« jourd'hui qu'elle m'éloigne de vous. Georges,  
« dites-moi ce que je dois faire. Quel que soit  
« votre désir, je m'y soumetts d'avance. Ah ! ne  
« pourrez-vous jamais me pardonner ?... »

Mme Hébert cessa d'écrire. A pas légers, elle descendit; ses yeux étaient brillants de larmes, mais ses lèvres se détendaient presque en un sourire. Elle avait connu l'amertume de la révolte : la douceur de la résignation la pénétrait toute, consolante.

Au seuil du salon elle s'arrêta. La porte en était entr'ouverte; la voix de Gite lui arriva en un murmure :

— Oh ! Raoul, disait-elle, c'est vrai, bien vrai ?... Vous m'aimez assez pour n'avoir pas de regrets... jamais ? Et l'on veut bien chez vous... Oh ! Raoul, c'est tout à fait comme dans les contes de Mahaut... de tante Mahaut !...

Suzanne se pencha un peu. Elle vit le prince Charmant presque agenouillé devant la princesse dont il tenait les deux mains. Et elle, supportait vaillamment le regard bleu coulé sous les cils blonds. Dans ses yeux, on voyait qu'elle était infiniment heureuse de pouvoir — sans danger maintenant — sous ce terrible regard-là, perdre un peu la tête.

Suzanne s'éloigna doucement comme elle était venue. Elle rouvrit la lettre et ajouta :

« C'est fait. Ils sont d'accord. Que décidez-vous  
« de moi ? »

\* \* \*

Des jours, des semaines s'écoulèrent, aucune réponse de Georges ne venait.

Raoul de Fortlane, obéissant aux prières de Suzanne, avait rejoint son régiment. Brigitte aussi l'en avait prié, affirmant qu'elle ne pouvait disposer d'elle-même sans l'approbation de son frère.

Elle se soumettait, triste, mais confiante : l'amour heureux l'éblouissait au point de dissiper toutes les ombres. Raoul d'ailleurs n'était qu'à demi absent, puisque leurs pensées et leurs cœurs restaient unis.

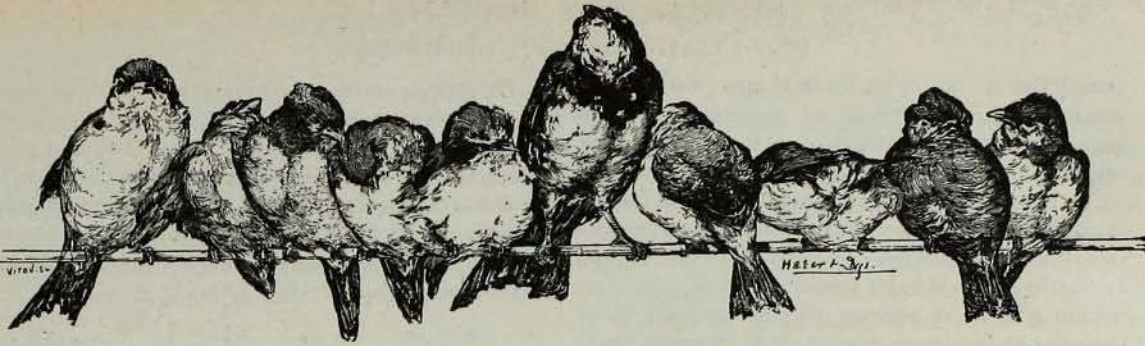
Enfin, la réponse de Georges arriva, c'était une dépêche. Elle contenait une date, une heure et ces mots : « Je vous reviens. » Dans ces trois mots, Brigitte lut son bonheur et Suzanne son pardon.

La jeune femme comprit que, de nouveau, la vie s'ouvrait devant elle, que par beaucoup d'amour, beaucoup de courage et beaucoup de foi, des ruines lamentables de son passé brillant elle pourrait se refaire un foyer où s'abriteraient les vraies joies, celles que nul souffle ne peut détruire, qu'illuminent et soutiennent l'amour fidèle et le devoir.

MARIE T.

FIN





## COUSIN-COUSINE

I



RIEN n'avait pu retenir Flavien à la ferme d'Urville, ni les conseils de son père et de son frère, ni les prières de sa mère, ni même les larmes de la petite cousine Denise.

— Il faut être raisonnable, leur disait-il d'une voix de condoléance où perçait sa joie d'être bientôt libre. Je ne peux pas rester parmi vous à ne rien faire ! Je dois me trouver un emploi... et je ne le trouverai qu'à la ville. Ne vous désolez donc pas. Avant huit jours, je serai de retour avec de bonnes nouvelles.

Et, agacé du chagrin pourtant sincère de tous les siens, sans même vouloir qu'on attelât la jument Marjolaine à la carriole, tant il avait hâte et désir de se sentir seul, d'un geste amical il coupa court aux effusions de l'adieu et il s'éloigna vivement, ombre fuyante sous les nervures dénudées des grands arbres. On entendit encore un peu son pas sur la terre gelée, puis un souffle glacial emporta ce bruit léger dans une volée de feuilles mortes... et ce fut un grand silence, un grand saisissement de froid dans toute la vallée.

Alors le maître, la maîtresse d'Urville, puis Silvère et Denise, qui étaient restés accoudés à la barrière moussue, rentrèrent lentement à la ferme. Dans la grande salle, ils tombèrent accablés sur le banc de chêne.

Ainsi, c'était bien vrai : le *fieu*, le grand, Flavien était parti !

La veillée fut triste ce soir-là, tuée à écouter siffler la bise, craquer les branches, hurler quelque chien famélique, dont les abois se perdaient dans l'immensité noire de la lande...

Et tous quatre, les deux vieux et les deux jeunes, berçaient leur peine de souvenirs.

Le père et la mère, Gervaise et Mathieu, évoquaient l'enfance de leur fils aîné, un écureuil vif et malin dès ses trois ans. Et si gentil ! Des yeux noirs en éveil, une bouche rieuse que les seize ans avaient ombrée d'une fine moustache noire, un corps nerveux, maigre, mais alerte et souple. Ah ! oui, c'était un joli gars que leur Flavien, un gars comme on n'en rencontrait pas deux dans toute la Hague ! Certes Silvère, leur fils cadet, n'était pas mal taillé non plus. Il apparaissait même plus grand, plus fort que son aîné, mais n'avait pas l'allure si dégourdie ni la mine si futée. Un brave garçon, bien sûr, mais blond comme tous les Normands, et puis d'humeur pensive et trop paisible, ni remuant, ni boute-en-train, n'ayant ni les façons taquines ni le petit mot pour rire comme l'aîné. Seulement, il fallait bien lui reconnaître ça de bon, au Silvère, qu'on n'avait jamais eu de désagrément avec lui... tandis qu'avec Flavien, ah ! dame, Flavien, avant aussi bien qu'après le régiment, on ne comptait plus ses escapades, aux cabarets d'abord, puis aux foires d'alentour. Il en revenait la poche vide, mais l'œil coquin et la moustache en l'air. Il supportait, au retour, les bourrades de Mathieu avec une insouciance sceptique, sans s'effaroucher des clameurs de ruine et de misère, car il savait trop bien que le père avait le sac — et un gros sac ! La bourrasque passée, il lançait sa gaudriole, esquissait une pirouette et tout le monde se déridait.

Oui, avec Flavien, à l'école comme à la caserne, de tout temps, ç'avait été la même chose : de la dépense imprévue. Tandis que le cadet, tranquille et laborieux, aidait à amasser les écus, le grand se chargeait de les éparpiller à tous les vents. Son service fini, le père et la mère avaient bien cru le garder, et pour de bon cette fois, à la ferme où le travail ne manquait pas. Mais le grand n'avait ni le goût de la terre ni le souci du bétail. Quand le dimanche il avait éreinté la jument Marjolaine à



courir aux quatre coins de la Hague pour régaler les camarades d'auberge en auberge, il aimait encore mieux, par n'importe quel temps, retourner jusqu'à Landemer à pied faire sa partie de manille ou de zanzibar, que de rester, le souper fini, à lire le journal en famille. Puis au bout de quelques semaines, la nostalgie de la ville l'avait repris. Le matin même il avait annoncé son départ, prétextant que, ne se sentant aucune aptitude pour l'élevage et la culture, il s'en allait chercher quelque emploi à Cherbourg : une absence de quelques jours. Et il venait de partir, malgré la nuit et malgré le froid, pour ne pas dormir une nuit de plus dans cette bonne et grande maison d'Urville où les lourdes portes de chêne étaient closes dès le crépuscule, et dont la paix et le silence l'oppressaient, l'agaçaient, lui donnaient une fièvre d'indépendance et de grand air.

C'était à tout cela que songeaient les vieux. Les pensées de leur nièce Denise n'étaient pas plus riantes. Elle se rappelait, elle, le jour, — il y avait déjà quelques années de cela, — où son oncle, sa tante et ses deux cousins étaient venus la chercher au couvent de Cherbourg. Les parents de la petite étaient morts en lui laissant beaucoup de biens. Gervaise et Mathieu, son tuteur, l'avaient prise chez eux et déjà ils parlaient à mi-voix de marier l'orpheline avec Flavien, leur fils aîné. Elle le revoyait, cet aîné, faraud comme la première fois, sortant de chez le coiffeur, la raie cosmétiquée, la moustache effilée, à l'aise dans un complet de drap clair, la cravate flamboyante et mettant son chapeau melon près de son cœur en s'inclinant devant les dames. Elle, la gamine aux doigts tachés d'encre, au tablier noir où tranchait en sautoir le ruban bleu de l'assiduité, elle avait ressenti une grande admiration pour ce cousin à l'air bourgeois, l'air d'un *monsieur* et, quand il lui avait pris le menton d'une façon quelque peu protectrice et cavalière, elle avait cependant été conquise du coup par tant d'audace. Sans seulement regarder le frère cadet, dans sa petite cervelle de pensionnaire romanesque, elle s'était tout de suite promis d'aimer et d'épouser le joli brun.

De son côté, le joli brun avait semblé la trouver gentille et il avait même daigné le lui dire depuis, mais une ou deux fois, pas plus, et si brièvement ! Il lui parlait doucement, mais comme on parle aux toutes petites filles. Et jusqu'à présent c'étaient là toutes leurs amours.

Tout à l'heure, quand les mains jointes et les yeux pleins de larmes, elle l'avait supplié de rester, elle n'avait pas eu plus de pouvoir que les autres pour le retenir. Cependant, c'était à la Saint-Clair prochaine qu'on avait décidé de fixer leurs accords et les noces devaient se faire à l'automne. Chercher un emploi ! Ne serait-il pas temps, quand ils seraient mariés, de le chercher ensemble ? A quoi donc pensait-il de s'en aller, ce méchant Flavien ?

Du coin de son tablier, vivement, Denise essuyait encore deux larmes furtives, mais si promptement qu'elle fut, Silvere les avait vues. Toute sa tristesse, à lui, se trouvait maintenant accrue de la tristesse de Denise. Et tout ce que ce vilain jour d'hiver devait lui rappeler désormais de sombre et de pénible se résumait en trois mots : « Denise a pleuré !... »

## II

Les semaines de janvier s'écoulèrent sans nouvelles de Flavien. Silvere aurait bien voulu savoir si sa jolie cousine était toujours aussi dolente et si le temps n'avait pas ensommeillé sa peine ; mais, timide quand il se trouvait seul auprès d'elle, il n'osait pas en dire le plus petit mot de peur de lui revoir de grosses larmes dans les yeux.

Cependant, une fin d'après-midi où il coupait des *piquets* dans la lande, il la vit passer le long de la sente et il l'appela :

— Nisette-Cousinette, attends un brin, veux-tu ? Je finis ma coupe et nous rentrerons tous deux.

A la voix mâle, elle tressaillit, tourna sa petite tête fine et le reconnut. Alors, dans la vaste rouille des fougères, sautant comme une bergeronnette, elle vint à lui, égrenant les bruyères sèches sous ses petits sabots et contournant prudemment les îlots sombres et touffus des hauts ajoncs qu'il attaquait.

— Dépêche-toi, Silvere, dépêche-toi, cousin, voici venir, avec la tombée du jour, le *crachin*, qu'apporte le vent de la mer ?

Elle promena son regard inquiet sur l'immense désolation des brandes : solitude hérissée de broussailles rousses, sans un arbre, sans un toit. Un silence morne planait, une tristesse aussi, faite de l'infinie grisaille des brousses sauvages sous l'infinie grisaille de l'espace. Des moutons rares broutaient, farouches, attachés deux à deux par la patte, avec, souvent, un corbeau juché sur leur dos et picorant dans leur laine à plein bec... Plus rare encore, — et pareille, dans cette houle molle de verdure sombre, à quelque feu de joie — l'éclosion d'or d'un genêt tardif, fleuri dans une haleine égarée de printemps. Seul, coupant là-bas la nudité de la lande de ses bras amaigris et comme ouverts encore pour le pardon suprême, un calvaire se dressait, — supplication de terriens en angoisse de matelots, imploration plantée à la face du ciel et de la mer.

Nisette se signa pieusement, puis son regard alla vers son cousin. A genoux sur la mousse, il liait ses brassées d'épines, courbé, gardant dans ses larges vêtements de laine une belle simplicité de ligne et d'attitude. De temps à autre, il levait vers elle son visage frais et souriant de Normand, montrant, dans sa barbe d'un blond encore vaporeux, la rangée blanche et drue de ses belles dents.



Denise songeait à l'autre, mais une pitié lui vint pour celui-ci :

— Tu as trop de mal à couper ces épines, Silvère, ça déchire la peau.

— J'ai la peau rude, fit-il en découvrant son bras musclé ; puis il montra ses gants de gros cuir :

— A travers ça, ma gentille, les piquants n'entrent pas.

Elle répétait pensive :

— Tu as trop de mal, Silvère, tu as vraiment trop de mal ! Ah ! ce n'est pas ton grand qui ferait ce que tu fais !

— Ça donne du mal, mais ça donne du plaisir aussi. Tu verras cela, au retour, ce soir, quand nous rirons d'aise, tout roses dans le chaud de la flamme rose.

— Viens, rentrons, dit-elle avec une inquiétude plus vive de l'horizon plus terne.

Le crachin approchait en fumée d'eau grise, fine, continue, décolorant, déformant, noyant tout dans le crépuscule immense de sa nuée. Et les moutons, les broussailles, le calvaire maigre, devenaient des ombres dans de l'ombre, s'abîmaient, s'enfonçaient, s'effaçaient dans cette brume pluvieuse, dans cette tristesse du ciel tombant sur les tristesses de la terre.

Cependant Silvère, le fardeau sur l'épaule, suivait Denise. Ils disparurent, entre deux haies, dans la tranchée inattendue d'un chemin creux. Côte à côte, sous l'égouttement des branchages morts, ils arrivèrent à la vallée cachée, blottie dans un des replis profonds de la dune où, à l'abri des brises marines, dans les premières caresses du soleil, la sève gonfle les tiges qui s'épanouissent en ombelles ombreuses et font des nids de verdure, de luxuriantes oasis de tous ces vallons enfouis dans la tiédeur du sol.

Et Silvère en voulait à la pluie qui les pressait, l'empêchait de rassembler ses idées, de dire ce qu'il avait à dire.

Il n'en retrouva l'occasion qu'après le souper, les vieux couchés, lorsqu'il resta en face de Nisette. Elle avait fait un mouvement pour se retirer, il la retint :

— Tu n'aimes donc plus la veillée, cousine ?

— J'aurais plaisir à veiller si Flavien veillait avec nous ! fit-elle, sans vouloir avoir l'air de se rappeler ses fréquentes absences. Maintenant, ça m'attriste trop de voir sa place vide.

Mais de l'entendre parler toujours et uniquement de Flavien, Silvère n'eut pas cette fois trop gros cœur, car elle demeurerait tout de même près de lui, les yeux tournés, il est vrai, vers la droite de l'âtre, vers le vieux banc de chêne à haut dossier et scellé au mur où l'ainé s'asseyait quelquefois. Elle avait le cœur serré, et cependant elle restait, éprouvant une inconnue douceur à raconter sa peine. Elle s'était rassise et elle exhalait sa plainte dans un monotone murmure de litanies :

L'ainé n'était vraiment pas gentil. Pas une lettre

depuis son départ ! Il ne pensait donc ni à sa mère, ni à son père... ni à elle ? Il n'avait donc aucun souci de leur inquiétude ? S'il était malade, tout de même ?... Non ! non ! Il les avait oubliés dans les distractions de la ville. Il s'amusait. C'était ce qui l'empêchait d'écrire... Ah ! il n'était pas gentil, pas gentil du tout, le cousin Flavien !

Étonné de ce soupçon, formulé pour la première fois quoique vaguement formulé, Silvère la reconfortait de son mieux et, comprenant que cette expansion soulageait son cœur tourmenté de promesse, il encourageait sa confiance par une caresse lente de ses yeux bleus. Quand elle eut fini, devant les braises mourantes, elle fut secouée d'un frisson et Silvère, se baissant aussitôt, ramassa, puis jeta une brassée d'ajoncs sur les cendres. La flamme crépitante monta, une vague odeur de genévrière brûlé s'épandit sous les poutrelles enfumées de la salle et, toute rose, toute réchauffée, Denise eut un sourire à l'adresse du cadet qui s'était assis plus près d'elle :

— Merci, cousin, tu avais raison tantôt : ça donne du plaisir, ces flambées-là, ça ragailardit le cœur.

Une sensation de bien-être, un engourdissement, une langueur la prenaient dans cette pénétrante chaleur ; puis de nouveau une tristesse lui embruma les yeux. Le jeune homme voulut la consoler :

— Ne t'inquiète pas, Nisette, mon frère reviendra et peut-être plus tôt que nous ne le pensons.

— Tu crois ? Ah ! si cela se pouvait ! exclama-t-elle avec reconnaissance.

Et ravivée, elle se mit à jaser, retrouvant sa vivacité des bons jours :

— C'est que, vois-tu, Silvère, c'est long, des mois, des semaines même, c'est long, bien long pour des fiancés !

Puis d'un ton de protection rieuse :

— Tu verras quand ce sera ton tour d'aimer, cadet !

Le cadet eut un hochement de tête et, les yeux à terre, dans un balancement de corps où se trahissait sa gêne, il répondit de sa voix grave mais troublée :

— Mon tour ? Ce n'est pas près qu'il vienne !

— Un grand garçon de vingt-quatre ans ! Il est grandement temps d'y penser, au contraire.

— Ne te mets pas en peine pour moi, cousinette. Je n'en suis pas là. Le temps de mes fiançailles est encore loin.

— Et le temps des miennes aussi, Silvère ! soupira-t-elle en s'appliquant aussitôt la réflexion du cadet. Qui sait quand le grand reviendra... qui sait même s'il reviendra ?

— Il reviendra, reprit Silvère vivement. Il a l'humeur encore un peu trop voyageuse, mais ça lui passera.

— Tu n'es pourtant pas comme ça, toi, son frère ?



— Oh ! moi...

Et modeste, il se tut, sentant qu'il aurait eu trop de choses à dire et trop de différences à faire.

Elle lui tendit la main :

— Bonsoir et merci de tes bonnes paroles.

— A ton service.

— A l'occasion, j'aurai recours à toi. Tu sais adoucir le chagrin. Dors bien, cousin.

— Dors bien, ma gentille.

Elle s'esquiva, légère.

Lentement Silvère alla vers son lit de bois, vieux, haut, profond, fermé par des rideaux de serge, et il ouvrit doucement l'armoire de chêne, pratiquée dans l'épaisseur de la muraille, au-dessus de son chevet. C'était là son reliquaire, c'était là son trésor, un pauvre trésor : le ruban d'un corsage, un bout de cierge et une fleur. Ces trois petits objets, perdus dans cette grande armoire, étaient tout le roman, toute la tendresse de sa vie. Ils ne lui avaient même pas été donnés par Denise. Silvère les lui avait dérobés. Le ruban de corsage, elle l'avait perdu un jour de fenaison ; le bout de cierge était celui de sa première communion ; la fleur avait été cueillie par elle dans la vallée, un beau soir de printemps. Telles étaient les trois reliques qui formaient tout le trésor de Silvère. C'était la fleur qu'il préférait ; celle-là datait seulement de l'automne dernier et il l'avait saisie au vol dès qu'elle était tombée de la ceinture de la jeune fille. Comme il faisait chaque soir, il la prit et la baisa dévotement, longuement, dans un grand recueillement d'âme où ses yeux se fermaient...

Puis un éboulis de tisons dans l'âtre le fit tressaillir et il reposa vite la relique sur la planche, referma l'armoire, honteux de sa faiblesse et regrettant pourtant d'avoir été troublé dans sa ferveur : ça sent parfois si bon, les petites fleurs fanées !

### III

Après la grande marée, on n'avait que trois jours pour ramasser le varech.

Alors de toutes les vallées où montait la fumée bleue d'une ferme, c'étaient des « hu dia ! » des grincements de roues, des claquements de fouets. Du fond des cavées à ornières profondes, taillées dans les saillies rocheuses, envahies par les sources débordantes, les tombereaux massifs, les chars à foin, les carrioles même, débouchaient sur la grand'route et dévalaient vers la mer.

Dans la baie, de Nacqueville à Landemer, gisait la traînée noire des algues que la vague montante poussait sur le sable. Grouillant sur ce rejet des flots, des hommes, des femmes, armés de longs rateaux, de serpes, de crocs, tiraient, coupaient, arrachaient les herbes gluantes, les poussaient en tas aux fourches des gars chargés de les jeter sur

les voitures. D'autres plus robustes, — et Silvère était parmi ceux-ci, — le torse couvert de toile goudronnée, entraient dans l'eau jusqu'aux aisselles, agrippaient de leurs gaffes les plantes flottantes et les remorquaient jusqu'à la grève, à la portée des filles. Et de loin, sous la chasse éternelle et désordonnée des nuages, dans la brise salée que ce remuement de viscosités rendait plus âcre, à travers les stries de l'averse et le fouettement neigeux des lames, ces écumeurs de mer semblaient un ramas de fourmis pillardes se ruant à de mystérieuses et féroces curées...

Cependant, dans le va-et-vient de la rude besogne, l'attention du cadet fut attirée par la silhouette infime, puis grandissante d'une jeune fille. Elle marchait sur la mielle basse, toute gracile sur le fond des collines brumeuses. Et il resta en suspens, le cœur tumultueux sous le coup de son pressentiment.

A l'endroit où étaient arrêtés les deux tombereaux de la ferme d'Urville, la jeune fille descendit sur la grève et le cousin reconnut sa cousine. Il fallait qu'il y eut bien du nouveau, là-bas, pour qu'elle vînt le chercher au plus fort du travail et par un pareil temps. Il lança son rateau sur le sable et courut à elle. Alors elle lui prit la main et l'entraîna :

— Rentre avec moi... laisse tes gens... ton père a besoin de toi.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je te dirai ça en chemin, viens vite.

— Prends les devants, je te rejoindrai.

Elle sauta sur la mielle et repartit, légère, la jupe bouffant à la rafale, tandis que, pour le travail et le retour, Silvère donnait des ordres à ses gars. Puis, en quelques enjambées, en son aisance lente, il fut près d'elle. Dans le vent qui leur cinglait la face, leur sifflait aux oreilles et leur coupait le souffle, ils marchèrent en silence jusqu'à la route. Mais une fois le rû des Castôlets franchi et enfoncés dans le chemin creux de la maison d'Urville, plus à l'abri, ils s'arrêtèrent pour prendre haleine. Dans le fond de la vallée, entre les coteaux boisés, le sentier suivait la rivière, cotoyant ses détours dans l'herbe drue hérissée de joncs et de roseaux. Là, loin des bourrasques qui rongeaient les cimes, en l'air attiédi, ils se retrouvèrent dans un mutuel sourire ; puis, hanté par sa crainte, Silvère redemanda :

— Qu'est-ce qu'il y a donc, Nisette ?

— Ne t'effraie pas... peu de chose... je l'espère du moins... c'est un Monsieur de Cherbourg qui vient réclamer de l'argent... des centaines de francs... il a des écritures, dit-il. Tu comprends, cela a fait une émotion au père... il n'a pas voulu payer sans que tu voies ça... voilà pourquoi je suis venue te chercher.

Silvère la regarda fixement et tristement. Elle détourna la tête. Alors il n'eut plus de doute : c'était encore un tour de Flavien.



Ils reprirent leur marche, silencieusement.

Nisette, poursuivant l'idée qui l'avait saisie l'autre fois dans la lande, puis ce jour même, au sortir des terres, quand elle s'était trouvée sur la grève dans le déchaînement formidable des vents, répéta d'une voix amollie de douce sollicitude :

— Tu fais tout de même un rude métier, cousin : rester toute la journée comme ça, avec la brise dans le dos et la vague sur la poitrine ! Tu dois être glacé !

— Tâte un peu !

Il lui tendait une main rude et large, mais propre, sans un calus. Elle y posa ses doigts menus et il referma la main. Elle poussa un léger cri, terminé par un rire dès qu'il eut déserré.

— Assez ! assez ! Je sais que tu es fort et je sens que tu as chaud...

Et elle ajouta, s'essouffant à le suivre :

— En tous cas, tu dois être las bien qu'il n'y paraisse guère à ton pas.

Il ralentit et reprit gaiement :

— Non, non, je ne suis pas fatigué. Un bon bain comme ça, Denise, même au cœur de l'hiver, ça vous fouette le sang et ça vous tanne la peau. Dans l'eau douce, on en mourrait, vois-tu ; mais l'eau salée, ça vous cuirasse le corps.

Elle ne paraissait pas convaincue, mais elle l'examinait à la dérobée, tout en marchant. Ça avait bien l'air d'être vrai ce qu'il disait ! Comme il était robuste, droit et solide. Il venait d'enlever sa blouse et son chapeau de toile cirée. La poitrine soulevée par de larges aspirations, il était heureux de respirer l'air adouci du vallon. Elle se rappelait l'autre, Flavien. Elle comparait la grosse vareuse de Silvère, tricotée par Gervaise, ses chausses de laine, ses grosses bottes pesantes qui n'alourdisaient pourtant pas son allure, aux vestons clairs, aux culottes collantes, aux bottines pointues de l'ainé, si élégant ! Et pourtant, elle ne pouvait à présent s'empêcher de trouver le cadet bien plaisant aussi, *dans son genre*. Certes, à côté de son frère, Silvère eut sans doute paru épais, massif, empêtré, mais une idée moqueuse la fit rire. Elle imaginait Flavien sortant de la mer comme venait d'en sortir celui-ci et elle croyait le voir ruisselant, grelottant, maladroit et piteux. Et, de nouveau, enveloppant Silvère de son regard clair, il lui parut tout embelli dans l'éclosion de sa belle et forte jeunesse.

Pour sauter d'une pierre à l'autre à l'endroit où le ru coupe de nouveau la sente, le garçon lui tendit la main. Leurs yeux se rencontrèrent et ils se sourirent encore, lui avec quelque chose de plus bleu et de plus doux sous les cils ; elle rose, plus

mignarde, confuse de l'avoir comparé à Flavien.

Ils approchaient de la maison d'Urville, une vieille bâtisse aux pierres grises, moitié ferme, moitié castel, les étables et les granges à droite et à gauche, la grande cour fermée par un talus et une barrière blanche. Ensemble, ils se sentirent un regret d'être arrivés si vite. Silvère ralentissait le pas, et comme Denise le hâtait, il murmura :

— Je ne veux pas t'essouffler davantage, cousine.

— Et moi, dit-elle, je ne veux pas que tu t'attardes : tu prendrais froid. Et songe aussi que ton père et ta mère t'attendent impatiemment.

Il semblait l'avoir un peu oublié dans le calme et la douceur de la vallée. Aux derniers mots de Nisette, il redoubla le pas. Et plus sérieuse, elle pensa : « Comme il les aime, ses vieux ! Comme il leur est dévoué ! Mon oncle et ma tante sont las. Sans Silvère, qui surveillerait les gens de la ferme, qui élèverait et vendrait les bêtes, qui ferait valoir les terres ? Et comme il fait tout cela naturellement et simplement. Flavien, lui... »

Elle n'osa achever, même en pensée.

La vue d'un cheval attelé à un cabriolet et attaché à la barrière de la ferme, coupa court à cette comparaison plus fréquente des deux frères, détourna brusquement le cours de ses réflexions : C'était la voiture du Monsieur de Cherbourg.

Silvère et Denisettes'attristèrent en même temps. Un vrai tracas pour tous. Vraiment, Flavien n'était guère raisonnable, à son âge !

Le cousin ne disait rien, mais la cousine exhalait son humeur à voix basse : « Toujours l'ainé qui avait le plaisir et le cadet l'ennui. Cela n'était pas juste... non, non, cela n'était pas juste ! Cela durait vraiment depuis trop longtemps ! »

Et elle remontait, soucieuse, dans sa chambre, tandis que sur le seuil, un peu gauche et embarrassé, Silvère secouait la boue de ses grosses bottes avant d'entrer.

Assis devant son bol de cidre, Mathieu, renfrogné, l'œil méfiant, écoutait le boniment du Monsieur de Cherbourg. A l'entrée du feu, le vieux eut un soupir de soulagement et, sur le banc, à côté de lui, il lui fit place auprès du feu.

— Réchauffe-toi et bois, mon gars, mouillé comme tu l'es, c'est pas trop d'une flambée avec une bolée de cidre ! Sèche-toi, sèche-toi bien.

Et il le poussait doucement près du foyer.

CHARLES FOLEY.

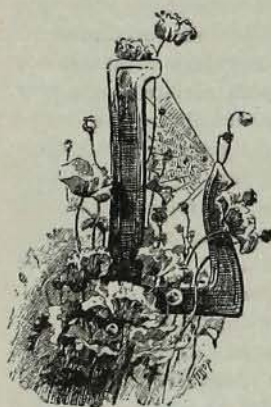
(La suite au prochain numéro.)







## CAUSERIE DE QUINZAINES



es derniers échos de la saison niçoise nous arriveront noyés, — noyée la fête des automobiles, — noyées les manœuvres d'embarquement, — noyés les jardins; il n'y a pas jusqu'au Paillon, la célèbre rivière de cailloux, qui n'ait eu sa part d'eau torrentielle. Ah! quel déluge! quels glouglous éperdus dans les cheneaux débordants sur les toitures plates! Quelle crème blanche dans les

rues délayées! Et quels accents lamentables s'échappaient, en trémolos dramatiques, des portes cochères où fraternisaient les pianos ambulants, les mandolines enrhumées et les ténors trempés, attendant une embellie problématique pour s'élancer à la conquête d'un public insaisissable.

Cela a duré plus de quinze jours, et nous croyions fermement à la fin du monde, lorsque tout à coup, sans transition, sans prétexte plausible, le soleil a reparu en vainqueur. Quelle joie de le revoir! Toutes les âmes se sont mises à chanter, âmes humaines, âme des fleurs, âme des eaux et de toutes ces choses qui savent si bien nous dire dans leur langue sans mots leur part de nos souffrances ou de nos épanouissements.

Enfin, c'est fini, les chiens mouillés se secouent, les toits sèchent, les guitares s'accordent au *la*, et votre amie du journal chante un *Alleluia*.

On ne peut moins faire que d'entonner l'hymne de joie devant les promesses printanières contenues dans ces premiers rayons du soleil d'avril. Les cloches sonnent à toute volée la *Pâque fleurie*; elle pare les avenues de petits étalages ambulants où se vendent des palmes couleur d'or tressées et enrubannées, qui remplacent ici, comme en Italie, le modeste buis des contrées du Nord. Encore quelques jours et le Jeudi Saint amène dans les églises des pénitents et des pénitents, blancs, rouges, bleus ou gris, suivant les corporations; cierge en main, cagoule abaissée sur le visage dont on aperçoit les yeux brillants au fond des deux trous ménagés dans ce masque grossier des anciens

âges. Ils vont d'autels en autels prier et se faire voir, donnant à la fête cette note antique et originale que l'on aime tant à retrouver à notre époque de nivellement universel.

Puis c'est la Résurrection! La ville toute chaude, toute remuante, éveillée dès l'aube, envahissant, joyeuse et parée, toutes les églises et se répandant ensuite avec ses remous de fête populaire. Les races méridionales ont un fond étrangement résistant de gaieté communicative, de confiante expansion; il faut qu'ils disent ce qu'ils éprouvent, qu'ils le miment, qu'ils s'en vantent, qu'ils s'en parent. Je plains ceux qui ne se laissent pas gagner par cette exubérance sympathique et n'ont qu'un dédain jaloux pour ces heureux de la vie qui les invitent à leur joie par des sourires....

J'en étais là de mes réflexions lorsqu'on m'apporte une lettre. Or, vous le savez par expérience, la vue d'une enveloppe timbrée, qui renferme un mystère quelconque, parfois heureux, parfois déchirant, banal ou ennuyeux, a le pouvoir de couper court à toutes les réflexions; elle jette un froid dans la conversation, et quand on en déchire l'enveloppe après le « Vous permettez? » de rigueur, c'est une attente recueillie dans la société qui entoure la liseuse. Celle-ci reste impénétrable ou se répand en exclamations suivant son tempérament; de Dunkerque à Paris, silence imperméable; de Paris à Valence, réflexion courte et motivée après la lecture; de Valence à Marseille, discours, exclamations variées; de Marseille à Vintimille, lecture à haute voix de l'épître, cris, gestes violents, trémolo à l'orchestre.... Revenons à ma lettre: écriture inconnue... timbre illisible: qu'est-ce que ça peut être? *Confidences d'une abonnée!!!* Puisque nous sommes entre Marseille et Vintimille, nous allons lire à haute voix, et je vous permets les cris, si cela vous fait plaisir: « Chère madame, vous souvenez-vous d'avoir écrit ces lignes: ... Vous désirez quelque chose par-dessus tout; si j'étais toute puissante, m'en feriez-vous l'aveu, afin que je puisse réaliser ce rêve? Eh bien, madame, aujourd'hui, je veux croire que vous avez ce pouvoir de me rendre heureuse et



« je viens vous faire cette confidence, afin que  
« vous m'aidiez au moins d'un bon conseil.

« Naturellement, madame, puisque c'est une  
« jeune fille qui s'adresse à vous, il s'agit d'un  
« jeune homme (aïe !)

Mesdemoiselles, j'interromps ma lecture ou plutôt je l'achève tout bas, car dès l'instant que la confidence est aussi intéressante, je la garde pour moi seule, mais elle me suggère quelques réflexions que je peux émettre à votre profit.

En général, mes petites, méfiez-vous du *jeune homme*; c'est l'ennemi, c'est la pierre d'achoppement, c'est le trouble, c'est l'angoisse, c'est la souffrance, c'est le désordre ! Et vous toutes qui avez introduit subrepticement le jeune homme dans votre cœur, dites, après avoir médité chacun des qualificatifs véhéments que je viens d'écrire, si ce n'est pas exact. — Mais, madame, me répondez-vous, c'est aussi la joie, l'espérance, l'enivrement; ce sont des ailes pour les pensées heureuses, un baume sans second pour les vies souffrantes. — D'accord, mes enfants, mais moi je vous parle du *jeune homme* et vous me parlez du *fiancé*. Il y a un abîme entre eux; je vous conjure, pour votre repos et votre dignité, de ne pas faire un pont qui vous facilite le passage d'une rive à l'autre avant l'heure. Tenez, je vais vous raconter votre histoire. Il y a autour de vous une atmosphère d'épanouissement, l'air est plus léger, la vie plus facile, vos devoirs plus doux à remplir; la solitude a un charme nouveau qui vous surprend. Vous vous interrogez et vous ne comprenez pas d'abord la réponse de votre cœur. Encore quelques jours et elle sera limpide, cette réponse : ce cœur a parlé, le jeune homme est apparu à son horizon.

Et peu à peu les phénomènes indiqués tout à l'heure grandissent, envahissent, se multiplient avec des aggravations différentes, suivant les conditions où ce sentiment a pris vie; bientôt il est impérieux, souverain, il absorbe tout, il fait litière de tout et voilà les craintes, les soucis, les angoisses, la douleur, que sais-je ? Alors, toute éperdue, vous venez trouver la vieille amie qui vous devine sans vous voir, vous aime sans vous connaître, et vous lui faites l'aveu de votre chagrin, de loin, par lettre, afin qu'elle ne voie pas la rougeur ardente de votre front. Alors quand la confidence est achevée, quand les larmes ont coulé et qu'il a fallu bien des baisers de tendre pitié pour en adoucir l'amertume, votre amie vous demande : Et lui ? — Lui, il ne sait rien, il ne dit rien, il ne voit rien !

Imprudente ! Ainsi vous avez donné votre cœur, vous avez empoisonné votre vie sans savoir même si on s'en souciait, de ce trésor. Vous soupirez, vous pleurez, vous êtes malade, désespérée, et c'est un rêve, un rêve sans fondement qui vous

tue... Oh ! que j'ai de chagrin avec vous, mais que ma peine diffère de la vôtre. Moi, ce que je regrette, c'est que vous n'ayez pas eu une idée plus haute de vous-même, c'est qu'au premier symptôme du mal vous n'ayez pas fait comme la sensitive qui se replie au moindre contact, que vous ne vous soyez pas dit : J'ai un cœur tout neuf, tout blanc, un cœur qui saura aimer beaucoup, se donner pleinement, je le garderai ainsi pour l'amour unique de ma vie, et je serai assez forte, assez jalouse de son éclat pour écarter tout ce qui pourrait l'amoindrir. Voyez-vous, ma petite, votre âme est une fleur charmante, fraîche, parfumée; en vous défendant contre ces mirages d'amour, vous la réservez entière à celui qui doit la cueillir; en allant au-devant de cet inconnu que vous croyez reconnaître dans ceux qui passent avec un sourire, une jolie tournure, une voix charmeresse, que sais-je, enfin, avec ce qui vous plaît, vous laissez effeuiller la fleur par toutes les mains, — l'heure venue de la cueillette, il ne restera qu'un calice décoloré; les jolis pétales, après avoir volé dans l'espace, sont retombés par terre, on a marché sur leur fragile fraîcheur... et sous votre voile d'épousée, dans ce secret de la conscience qui parle quand tout se tait, vous aurez un vague remords, un indéfinissable malaise. — Ma chérie, croyez-moi, gardez votre cœur.

— Mais, madame, c'est affreux de se débattre ainsi contre le courant, je n'ai ni la force ni la volonté; dix fois je me suis reprise, mais il entre, le voici, il me parle, et je n'entends plus que lui.

— Eh bien ! essayez d'un moyen que je vais vous dire; si vous vous en servez avec une entière bonne foi, un complet abandon, une confiance aveugle, je vous en garantis l'efficacité. Mettez-vous à genoux avant l'heure de la bataille et dites fermement, opiniâtement : « Mon Dieu, je suis fragile; mon Dieu, je ne puis rien contre moi-même; mon Dieu, secourez-moi, soyez ma force, gardez-moi; je veux, comme Vous. » Vous ne penserez peut-être pas ce que vous dites, mais vous l'aurez dit et le Seigneur tout puissant l'aura entendu et cela suffit.

— C'est bien beau ce que vous dites là, madame, mais c'est impossible.

— Non, essayez.

— Et puis si un jour ce rêve se réalise, pourquoi avoir fait inutilement saigner mon cœur ?

— Pourquoi ? pour deux raisons : d'abord parce que c'est votre devoir de jeune fille, ensuite pour avoir la joie exquise de dire à votre fiancé que vous avez lutté même contre lui pour vous conserver à lui. Soyez tranquille, mon enfant, cette heure vous dédommagera des sacrifices passés et vous donnera la force pour les luttes à venir.

C. DE LAMIRAUDIE.





## DEVINETTES

### Mots en guérite

*Le toit, diagonalement :* Dans mon premier on fait mon second.  
*Horizontalement :* Et mon troisième.  
*Les deux montants, verticalement :* Ce que l'écureuil et le singe aiment beaucoup. — Produit de Dijon.  
*Le bas, horizontalement :* Un jeu d'esprit.

(Alouette matinale.)

### Fruits enterrés

Ici trônent les rois.  
 Le vent est frais et doux.  
 Ce cheval galope, chemin faisant il heurte un talus.  
 J'aimerais indéfiniment les jours de congé.  
 Son âme, longtemps captive, prit à la mort son essor vers le ciel.  
 Dans ce cas, Sisteron capitulera.  
 J'ai visité Saint-Amand et Sancerre.  
 Quelle belle église ! La nef, le chœur sont des merveilles.

(Pervenche de l'Étang.)

### Mots en if

*Verticalement :* Très grand poète contemporain.  
*Horizontalement :* Consonne. — Habitation aérienne. — Voiture démodée. — Grand panier. — Voyelle ou liquide. — Désir passager. — Poète décadent. — Moraliste d'un idéal peu élevé. — Consonne ou oiseau. — Ce qui, de nos jours, est la plus belle qualité d'une jeune fille.

(Lorraine et Ardennes.)

### Paroles célèbres

Quel est le prédicateur célèbre du commencement du XVII<sup>e</sup> siècle auquel le roi Louis XIV adressa ces paroles : « J'ai entendu plusieurs orateurs dont j'ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous entends, je suis très mécontent de moi ».

(Elorri Churia.)

### Mots en flèche

*Horizontalement, la tige :* Emblème d'une jeune fiancée.  
*Verticalement, la pointe :* Pour respirer. — Un muet. — Augmente à chaque instant. — Prénom féminin.  
*La poignée :* Article pluriel. — Contraire de rougir. — Jamais sans cause. — Deux notes de musique. — Le chef de vingt-cinq soldats. — Dans la main.

(Miss Sphinge.)

### EXPLICATION DES DEVINETTES DE FÉVRIER

Énigme : La lettre E.

Mots en drapeau géographique :

V E Y L E  
 E C I J A  
 R A N C E  
 A D A N A  
 C  
 R U  
 Z

Problème pointé : Le Journal des Demoiselles est toujours cher aux abonnées anciennes et nouvelles ; c'est un véritable ami.

Surnoms historiques : Le comte de Worcester.

Rébus graphique : Qui s'y frotte s'y pique.

Mots en trident :

P	L	P
E	A	R
N	T	I
S	O	S
U	U	O
M	E	R
C	A	R
P	D	R
A	R	A
U	I	N
V		
E		
R		
G		
N		
E		

Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et Co, 41, rue de la Victoire.